Abonnements & Vente à la Librairie du FIGARO
26, Rue Drouot, Paris

Nouvelle Série N° 19

Prix net 1f50
Etranger 2f„

EVUE
ÉATRALE

Cl. Paul Berger

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES

DIRECTEUR-GÉRANT : Gaston CALMETTE

Emile Ollivier, Victorien Sardou, Jules Claretie, Edmond Rostand,
de l'Académie française ;
Marcel Prévost, Maurice Maeterlinck, A. Claveau, Georges Ohnet, Jules Roche,
Emmanuel Arène, Alfred Capus, Maurice Donnay,
Gaston Deschamps, Edouard Rod, Etienne Grosclaude, Abel Hermant,
Paul Strauss, Francis Chevassu, Ernest Daudet,
Francis James, Fœmina, Henry Bordeaux, Pierre de Coubertin,
Gabriel de La Rochefoucauld, Le Passant, etc.

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire toute leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays.

ABONNEMENTS DU " FIGARO "

Paris, Seine et Seine-et-Oise : 60 francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — — Six mois : 30 francs. — Trois mois : 15 francs.
Départements : 75 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— Six mois : 37 fr. 50. — Trois mois : 18 fr. 75
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie
Étranger (Union postale) : 86 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — Six mois : 46 francs — Trois mois : 21 fr. 60
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES
à l'Hôtel du " Figaro ", 26, Rue Drouot, PARIS

Le **FIGARO-MODES** *mensuel est servi* **GRATUITEMENT** *à tous les abonnés d'un an du journal* **LE FIGARO**

(Prix du numéro : 2 fr. net ; à l'étranger : 2 fr. 50
Abonnement : 22 fr. ; Départements, 24 fr. ; Étranger 28 (francs).

Le **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Millès, notre éminent collaborateur; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Lecomte, Pierre Veber, Ch. Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*

(Prix du numéro : 3 francs net ; à l'Étranger : 3 fr. 50.
Abonnements : 36 francs par an pour la France et 42 francs pour l'Étranger).

CORSET GAINÉ de la Parisienne

En Soie Inextensible
Le plus Simple
Et le plus Élégant

Dernière Création Sensationnelle
DE
Madame HIRT

PARIS. . . . . 10, Rue Cambon (Madeleine).
LONDRES . . . . . 53, Brompton Square (S W).
BARCELONE. . . . . 73, Mayor Gracia.

BREVETÉE EN FRANCE & A L'ÉTRANGER

Médaille d'Or *(Exposition du Travail 1904)*

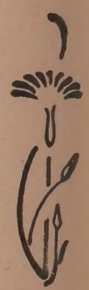
CORSET SUR MESURE DEPUIS 50 Fr.

Arthritiques
Goutteux
Rhumatisants

BUVEZ AUX REPAS

VICHY CÉLESTINS

En bouteille et en 1/2 bouteille



REVUE THÉATRALE

SOMMAIRE DU NUMÉRO XIX

Bavardages de Théâtre	Paul Gavault.
Chronique de Quinzaine	Edouard Gauthier.
Entr'actes	George Vanor.
La Mise en scène	Théodore Massiac.
Le " Friquet "	Georges Frappier.
La " Dame du 23 "	Théodore Massiac.
Musique " Les débuts "	Jules Martin.
Revue des Critiques	Albert Dayrolles.
Concerts et Music-Halls	G. F.
Sonnets de l'Entr'acte	Henri Second.
Théâtre Rétrospectif	Henri Second.
Théâtres à côté	Henri Fransois.
Les Décors lumineux	R. Pierre.
Courrier de la Mode	Comtesse André.
Livres à lire	

ABONNEMENT D'UN AN :
France : 36 fr. Étranger : 48 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Étranger : 2 fr.
Vente et abonnements à la Librairie du Figaro, *26, rue Drouot*

SEUGNOT
CONFISEUR

Spécialité de Dragées
et Boîtes pour Baptêmes
BONBONS
CHOCOLATS, DESSERTS

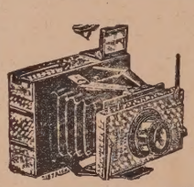
28, Rue du Bac
PARIS
TÉLÉPHONE : 729-71

Le benjoin dont il est saturé fait que le
SAVON TOLÉDO
adoucit la peau et la débarrasse des *feux, rougeurs.*
DEPOT : 43, boul. de Belleville, PARIS — 2 fr. la boîte de 3.

Fleurs naturelles de LION Fleurs
LES PLUS APPRÉCIÉES
Pour les Couronnes et Fleurs de deuil

Couronnes de luxe — Grand Modèle d'Art nouveau depuis 20 fr.
Coussins et Croix — Violettes, Pensées, Parmes et Orchidées depuis 30 fr.

LIVRAISONS IMMÉDIATES
LION Fleurs, *2 et 19, Boulevard de la Madeleine.* Téléphone 247-25



Appareils et Fournitures Photographiques
ANCIENNE MAISON
DOM MARTIN
51 bis, Boulev. Saint-Germain — PARIS
MAURICE LANGUELLIER, Suc^r.
Catalogue franco — Ateliers pour tirages d'Amateurs — Livraison rapide

23, Avenue de la Grande-Armée PARIS

Automobiles RICHARD-BRASIER

PREMIER des Éliminatoires Françaises
GAGNANT de la
Coupe GORDON-BENNETT (1904)

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉFAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul OLLENDORFF, 50, Chaussée-d'Antin, PARIS

LES VOSGES
DU DONON AU BALLON D'ALSACE

Texte par A. Fournier, président de la Section des Hautes-Vosges du Club Alpin Français. Illustrations par V. Franck, peintre-photographe à Saint-Dié. Papier, gravure et impression de L. Geisler, aux Châtelles, par Raon-l'Étape (Vosges). — Un volume in-4° raisin de 700 pages, illustré de 900 gravures dans le texte, 225 hors-texte et 6 planches en couleur.

GERMANDRÉE
EN POUDRE ET SUR FEUILLES

BREVETÉ S. G. D. G.
Secret de beauté d'un parfum idéal d'une adhérence absolue salutaire et discrète, donne à la peau *Hygiène et Beauté.*

Exposition Universelle de 1900 : MÉDAILLE D'OR
MIGNOT & BOUCHER, 19, Rue Vivienne, 19, PARIS

Eau de Botot *Se méfier des imitations et des dentifrices inférieurs* Exiger la Signature BOTOT. 17, rue de la Paix, Paris.

3e Année. — Nouvelle Série. — N° 19. Octobre 1904. — 1.

La Revue T.M. Théâtrale

Bimensuelle

Ed. GAUTHIER, *Rédacteur en chef.* — G. FRAPPIER, *Secrétaire de la Rédaction.*

Abonnements :
Un an : Paris ..... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Etranger ..... 48 fr.

Le Numéro
France ..... 1 fr. 50
Etranger ..... 2 fr. »

RÉDACTION & ADMINISTRATION
L. GEISLER,
Directeur-Administrateur
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
Couture, opérateur

Abonnements et Vente :
LIBRAIRIE du *FIGARO*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot — Paris

Pour la Publicité
S'adresser 60, rue de La Rochefoucauld
Paris (IXe)

Bavardages de Théâtre

« Je ne sais plus », écrivait récemment M. Duquesnel, « quel est le malin de théâtre qui a dit : Quand une pièce est bonne, elle est toujours bien jouée ».

Il ne faut pas trop regretter, pour la postérité, que le nom de ce malin ait fui la mémoire de mon éminent confrère. Ce malin ne fut vraiment pas très malin.

S'il est exact qu'on puisse définir l'aphorisme une manière péremptoire d'affirmer une erreur — la pensée de ce malin est un remarquable aphorisme. Il voisine avec son confrère : « Les bons rôles font les bons artistes », et ne vaut guère mieux que lui.

N'en déplaise au « malin » de M. Duquesnel, il arrive souvent — trop souvent ! — à une bonne pièce d'être mal jouée, et c'est pour elle une raison solide d'insuccès. Surtout dans le genre léger, dans le genre infâme du vaudeville, l'auteur dépend de ses interprètes, il a besoin de la complicité que lui assurent la fantaisie, la jeunesse, la conviction dans la folie. Et sa pièce reçoit du mauvais comédien — ou du comédien mauvais, pour être plus précis — le coup de grâce fatal.

Prenez l'ancien répertoire du Vaudeville, lisez-le sans parti-pris d'enthousiasme préconçu ou de dénigrement systématique, et vous éprouverez à cette lecture l'impression très nette que les Geoffroy, les Daubray, les Gil-Pérès, les Lhéritier, les Milher ont collaboré puissamment à cent succès légendaires. Les œuvres de théâtre — je songe bien entendu au répertoire léger — sont éphémères et fragiles. Il leur faut, pour soutenir sur la scène leur carrière d'un moment, grouper en un bouquet artistement disposé, les talents et les grâces d'interprètes soigneusement choisis et dignes de ce choix.

Oui, monsieur le malin, il faut de bons comédiens aux bonnes pièces. Et cela ne suffit pas encore : de même qu'une armée magnifique court à la défaite si son général est incapable, de même une troupe excellente connaîtra l'amertume du four si personne ne la dirige et ne règle harmonieusement ses mouvements et ses gestes.

Bien distribuer une pièce et la bien mettre en scène, voilà qui compte pour la moitié, peut-être plus, dans le succès final.

Et c'est une tâche délicate et difficile. S'il fallait entrer dans le détail, que de choses il conviendrait d'ajouter en réponse au « malin » de M. Duquesnel ! Si vous possédez trois artistes parfaits et que, par maladresse ou manque d'expérience, vous donniez au premier le rôle qui devrait échoir au second, tandis que le troisième recevra celui où le premier aurait fait merveille, c'est là encore une faute de stratégie qui peut décider contre vous du sort de la bataille.

Les bonnes pièces sont toujours bien jouées !... Mais sapristi, le « malin » de M. Duquesnel n'est donc jamais allé au théâtre à Paris ?

Paul GAVAULT.

TALMA,
dans *Manlius Capitolinus*.

Chronique de Quinzaine

Débuts de la saison. — Rénovation de l'Opérette. — Théâtres nouveaux. — Premières et reprises. — CLUNY, Mademoiselle Aurore, *pièce en 3 actes, de M. Champagne.* — NOUVEAUTÉS, *la* Dame du 23. — GAITÉ, *reprise de* Fanfan la Tulipe. — VAUDEVILLE, *les* Trois Anabaptistes, *comédie en 4 actes, de MM. A. Bisson et Berr de Turique.* — PALAIS-ROYAL, *reprise de* Family Hôtel; *représentation de* Madame X...; *reprise des* Dragées d'Hercule. — GYMNASE, *le* Friquet. — ODÉON, *le* Grillon, *comédie en 5 actes, d'après Dickens, par M. L. de Francmesnil, musique de scène de Massenet.* — VARIÉTÉS, *reprises de* Barbe-Bleue *et de la* Fille de Madame Angot.

Voici, pour nos théâtres, la saison nouvelle. Elle se fait très avenante, la saison. Sans doute, craignant le sort du dernier exercice, qui fut très gris, elle se pare des couleurs les plus riantes, des programmes les plus enchanteurs. Elle est toute rose et toute bleue.

Je serai heureuse, proclame-t-elle, avec des sourires. Instruite par l'expérience et avertie des difficultés inhérentes à la « crise », j'ai réservé mes commandes à des auteurs cotés, à des « chançards » de tout repos, et j'ai aussi découvert des « jeunes » étincelants. Puis, n'ai-je point pour réussir des genres pleins d'agrément, des théâtres neufs ?

Et nos Directeurs, en chœur, étayent de mille promesses cette belle assurance. J'ai élargi mes fauteuils, annonce celui-ci. Mon parterre se trouve, actuellement, divisé par une large et commode avenue, surenchérit cet autre. Chez moi, je loge l'opérette, crie-t-on au boulevard. Et ici, je tiens l'opérette sur la scène large qui lui est indispensable, réplique-t-on ailleurs; tandis que, plus loin, un troisième ajoute, sur un air différent : je vous ferai connaître l'opérette arménienne...

Aux « quartiers », on est bien près de répudier le mélodrame. Et l'impresario qui n'a rien à vanter, jure de ne jamais plus vêtir de gaze le cordon de son lustre.

Déjà les *Trente ans de Théâtre* ont donné deux galas au Trocadéro, dont un comportait *Samson et Dalila*, en costumes, s'il vous plaît. Et cette œuvre, dont l'objet est infiniment louable va poursuivre, aux plus infortunés confins de la Ville, son exécution ingénieuse et méritoire, qui procure aux pauvres les très beaux spectacles de théâtres illustres, dont tous ne connaissaient pas les portes.

Dessin de Minartz

« Fanfan la Tulipe. »
Mlle Léo DUMOULIN (Cotonet). Mlle BERTHE CHANTENAY (De la Pacaudière).
Mme SIMON-GIRARD (Pimprenelle).

Partout, on donne des louanges à l'Opérette érigée sur le piédestal de la mode. Cet engouement persistera-t-il ? M. Samuel a énergiquement instauré chez lui l' « Opérette française ». Fort bien. Mais son répertoire compte beaucoup d'ouvrages dédorés et peu de nouveautés... Le plus fort du succès doit donc provenir de l'élément ancien de son programme. L'ongle du temps a-t-il suffisamment ménagé la fraîcheur des fredonnettes qui charmèrent nos oncles ?

Pour comble, en ce temps difficile où toute initiative un peu caractérisée sollicite la concurrence, l'Opérette a trouvé d'autres tuteurs : la Gaîté, jusqu'à nouvel ordre, lui réserve l'ample superficie de ses planches; M. Nancey lui consacre résolument un théâtre et une saison, et M. Fursy lui dédie son tréteau.

En plus du Nouveau-Théâtre, réouvert par M. Nancey, nous aurons à suivre, cet hiver, deux entreprises attachantes organisées par M. Bour, aux Bouffes-Parisiens, et par MM. Clot et Dublay, aux Bouffes-du-Nord.

Aux Bouffes-du-Nord, jadis chef-lieu de mélo, fulgurant aux carrefours de la Villette et de la Chapelle, MM. Clot et Dublay entendent violenter le goût déplorable inculqué à de malheureuses et naïves gens, que l'on habitua à l'immuable reproduction des sanies de la vie. Pour ce faire, ils tiennent un recueil adroitement constitué d'œuvres d'auteurs vigoureux, — satiristes spirituels, ironistes qualifiés et fins poètes — Jean Jullien, Jean Lorrain, Aug. Germain, Max Maurey, Henri Second, Maurice Vaucaire, Maurice Magre.

On ne saurait trop applaudir à cette saine initiative.

On a inauguré à Poix (Nord) une statue au tragédien Talma. Et cette solennité nous a valu la surprise d'une demi-douzaine

de strophes burlesques dédiées, par un lyrique rural, à Mlle Madeleine Roch, qui fut l'interprète de sa muse, en cette inauguration.

Vous qui, dans l'air sonore, illusion trop brève,
D'accents mélodieux avez réveillé Poix,
Silence ! que j'entende encore votre voix...
Silence ! le silence a des mots pour mon âme...

Que ne l'a-t-il gardé, le silence ! Si Mlle Roch n'érige point cette poésie en tête de son album, vrai, c'est qu'elle manque de cœur.

Dessin de Minartz.

« *Les Trois Anabaptistes.* »

M. Louis Gauthier (Anatole Guillemard). — Mlle Jeanne Thomassin (Suzanne Radiguet).

Un peu partout, les rideaux se sont relevés sur d'anciennes choses, soit qu'on entendît profiter de recettes sûres — et ça été le cas d'Antoine et de ses attirants *Oiseaux de Passage*, comme celui des Folies-Dramatiques et de sa joyeuse *Nuit de Noces* — soit que, simplement, on ait voulu user le temps jusqu'à la grande rentrée.

Il convient de citer, chez Antoine, une gentille prise de possession de la *Parisienne*, par Mme Rolly.

Le Théâtre du Palais-Royal joua, en ouvrant, *Family Hôtel*, l'amusante fantaisie de Paul Gavault et Eugène Héros, puis il avança certaine *Madame X...*, qui culbuta malencontreusement contre une baignoire inopinée ; force lui fut de reprendre les *Dragées d'Hercule*. — En attendant mieux, l'Ambigu est revenu à la *Fille du Garde-Chasse*.

Ce fut Cluny qui fournit la prime nouveauté de la saison : certaine *Mademoiselle Aurore* un peu outrée, mais risible. — Après quelques jours de préparation, couverts par des représentations de la *Main passe*, les Nouveautés nous firent connaître les hilarants chassés-croisés de la *Dame du 23*, dont la spirituelle joie vaut d'être narrée, en particulier, parmi ces pages.

La Gaîté qui eut, l'an passé, ses illusions les plus chères durement menées par le sort, en vint, déconfite, à décider ses spectacles suivant ce qu'était le goût du jour. Cette tendance la conduisit aux pires extrémités. S'avisa-t-elle point de faire succéder à la plus héroïque histoire de son fonds, un vaudeville très plat, très oublié ? Même, ce vaudeville, la Gaîté le reprit pour ouvrir. Heureusement, le vent qui gonfle le cotillon de l'opérette a piqué l'attention de MM. Hertz et Coquelin.

Puisqu'après longtemps l'opérette chante, la Gaîté s'est dit, sagement, qu'elle devait surtout chanter chez elle. Et, dans le répertoire — faute d'une nouveauté immédiate — elle a cueilli l'ouvrage qui convient le mieux au genre lyrico-militaire qui fit sa fortune jadis.

La Gaîté a repris *Fanfan la Tulipe*, simple aventure, sur laquelle le musicien Varney aligna des airs délicieux.

Cl. Mathieu Deroche.

Le vrai, l'initial prétexte de *Fanfan la Tulipe* est une chanson de caserne qui, vers 1819, chevauchait hardiment un air fort pimpant, un vieil air populaire beaucoup plus ancien que les couplets qu'il portait. Cette chanson provoqua la création de plusieurs actions de théâtre, dont son personnage fut le héros : d'abord, un vaudeville, à la Gaîté, un drame en sept actes de M. Paul Meurice, à l'Ambigu, enfin l'opérette de MM. Prevel, Ferrier et Varney.

La donnée de M. Paul Meurice différait beaucoup de celle imaginée plus tard dans l'opérette. Pour cet auteur, Fanfan était le type du garde-française, brave et fin luron ; aussi n'hésitait-il pas à le mêler aux intrigues de Mme de Pompadour. Proche le logis

Mlle Sylvie (Dot).

« *Le Grillon.* »

Dessin de Minartz.

« *Les Trois Anabaptistes.* »

Mme Daynes-Grassot (Maître Virginie Coladeuil). — Mlle de Mornau (Son Secrétaire).

M. Janvier (Caleb). — M. Cazalis (Tackleton). — Mme Demon (Mistress Fiedling). — Mlle Remy (May). — Mlle Taillade (Bertha). — M. Dorival (John). — Mlle Sylvie (Dot).

« *Le Grillon* ». — IIe Acte.

Cl. Mathieu Deroche.

Mlle Jeanne Saulier (Clairette) Mme Germaine Gallois (Mlle Lange)

La Fille de Madame Angot.

d'une chiromancienne à la mode, Fanfan tirait la Marquise d'une embuscade de goujats. Ignorant pour quelle personnalité son sabre avait pris l'air, le garde faisait l'aimable et le spirituel; la dame, ma foi, se laissait dire des tendresses, mais, avant que la flamme du soldat ne montât très haut, disparaissait. De loin, la favorite veillait sur Fanfan. Le joli soldat tombait aux mailles d'intrigants qui prétendaient faire de lui rien moins qu'un marquis, dont, sitôt marié, la marquise passerait au lit du roi, aux fins d'en chasser la Pompadour.

Fanfan perçait l'imbroglio, mais se laissait mener, jusqu'à ce qu'en plein bal de Versailles, la colère le prenant, il cognait ses ennemis. On le voyait, pierrot blanc, pousser de l'épée certain baronnet noir, et ce jeu de scène avait le plus grand succès. — Mélingue figurait Fanfan.

Le 22 octobre 1882, tombée de Fanfan dans l'opérette, aux Folies-Dramatiques, où cent cinquante soirs consécutifs illustrèrent ses exploits.

A défaut de l'amour de la Pompadour, Fanfan jouissait de la triple et furibonde passion de Mmes de la Pacaudière et Cotonet — l'une femme d'un fournisseur des armées, l'autre maîtresse lingère — et de demoiselle Pimprenelle, servante de magasin. Fanfan allait à la guerre et ses trois amoureuses, sous trois travestis, le suivaient; les maris Pacaudière et Cotonet suivaient aussi, mais si maladroitement qu'il leur arrivait quantité d'aventures, ce qui les empêchait de joindre leurs épouses. Pimprenelle était élue par Fanfan, et ce choix ne s'effectuait point sans que Michel, un ami de la belle, se fâchât. Tout s'arrangeait, et au troisième acte, Fanfan gagnait à peu près la bataille de Fontenoy, en donnant d'utiles conseils à ses supérieurs.

M. Bouvet chantait Fanfan, et les poursuiveuses du jeune guerrier étaient : Mme Simon-Girard, sous l'habit des gardes-françaises, Mme Céleste Faure, en dragon, et Mme Noémi Vernon, en chevau-léger.

En janvier 1889, au Théâtre Lyrique de M. Senterre, qui avait eu le mérite de révéler *Jocelyn*, reparaissait *Fanfan la Tulipe*. Cette fois, accoutré à la républicaine, il était changé de Fontenoy à l'armée de Pichegru. Le baryton Badiali, que l'on avait fort remarqué dans le mari de Julie, de *Jocelyn*, figurait la Tulipe. M. Marcel Lamy faisait Michel, et les amoureuses Pimprenelle, Madeleine et Florise s'exprimaient par Mmes Chassaing, Balanqué et Marie Bonheur.

La curiosité de cette reprise fut sa figuration cavalière, fournie par des Tcherkesses empruntés au Jardin d'Acclimatation. Après de multiples exercices de carrousel, ces centaures attaquaient la flotte hollandaise, à coup de revolver : ce qui n'était guère banal.

Cependant, ces héroïques avaient failli compromettre le sort de la pièce. Avec une bonne volonté entière, les Tcherkesses s'étaient prêtés aux répétitions, mais quand les costumes arrivèrent et qu'on voulut les affubler à la hussarde, ils se récrièrent si fort, qu'en définitive il fallut leur céder et que ce furent des Russes qui prirent les vaisseaux du Texel : l'alliance avant terme, quoi!

A la Gaîté, sous la forme qu'il prit au Lyrique, *Fanfan la Tulipe* a gagné de nouveaux succès. On a fort applaudi sa musique très rythmée, très franche, qui garde parmi ses pas redoublés, ses valses et ses polkas, de fins morceaux dont l'arrangement scénique est vraiment ingénieux. Mme Simon-Girard chante fort joliment la partie de Pimprenelle et joue son rôle à ravir; Mlles Léo Dumoulin et Berthe Chantenay la suivent de leur mieux. M. Lucien Noël module avec un peu trop de grâce les airs de la Tulipe; un aimable ténor, M. Soums, lui dispute Pimprenelle. M. Regnard, Cotonet, chante plutôt avec ses bras.

Les *Trois Anabaptistes :* la singulière enseigne de joie !

Titre sombre, titre noir, prometteur de faits maussades et de saugrenues sournoiseries. Ah! bien oui, la pièce est toute en cascades de rire.

Aux yeux des connaisseurs, certes, cette affaire là est un peu trop faite de choses et de gens hétérogènes. Elle apparaît, tour à tour, comédie et vaudeville. Tantôt elle prêche pour rire, et tantôt elle affecte un ton de discussion assez solennel et semble remuer des idées. Elle tient dans ses environs maints comparses qui n'ont rien à y faire, et qui, encombrant son jeu, n'y ajoutent nul élément.

Par bonheur, tout est cocasse là-dedans, même les importuns surnuméraires. Le public rit, et si quelquefois il se trouve surpris par un personnage inattendu, ou bien s'il s'arrête à quelque événement inchoatif, il repart à rire sur des mots du dialogue, sur de l'esprit, sur de la fantaisie qui passe; il rit, et ne cherche plus à comprendre.

Pourquoi Trois Anabaptistes?

Mon Dieu, ils étaient trois amis : Ernest, Anatole et Gilbert, trois partenaires de noces toujours communes. Une nuit, la vie exigeante les sépara. Ernest devint magistrat, Anatole se fit colon, et Gilbert entra dans la Carrière. Cependant, le fatum des vaudevilles les devait réunir tôt, dans l'épais pataugis formé par les affaires conjugales de l'un d'eux : Ernest.

Mlle Dorziat (Mme Yseult Claparon)

Le Friquet.

. Mathieu Deroche.

Mme Tariol (Boulotte)
Barbe-Bleue.

Ernest Radiguet, le substitut, aime beaucoup sa femme, mais, pour son malheur, les circonstances l'assotèrent d'une dompteuse de cochons d'Inde. Lors d'une audience, une impossible audience d'adultère, figurez-vous, qui réunit le président le plus impatient, l'avocate la plus diffuse et le substitut le plus rogue, ce substitut — Ernest — a le tort d'être trop rogue. L'accusé, qui sait les turpitudes de M. Radiguet et que ses grands bras énervent, expose délibérément l'histoire des cochons d'Inde. Tableau. La femme du substitut est sur place, et le président ne pressait l'affaire que pour aller rejoindre plus tôt la dompteuse, dont il se croyait l'unique ami!...

Les suites, vous les prévoyez : divorce probable des Radiguet. Si cette extrémité tarde à se réaliser, c'est faute à Madame qui aime encore un peu son mari, ou bien cherche réellement à réaliser le capricieux désir qu'elle afficha de trouver, avant coup, un successeur à son époux indigne. — Ernest profite de ce délai menaçant. Il a sous la main son camarade Anatole ; vite, il l'intronise en qualité de « flirt » auprès de Mme Radiguet, avec recommandation, bien entendu, de respecter sa vertu. Mais Anatole se prend bêtement au jeu, et le divorce adviendrait probablement, et Ernest demeurerait bel et bien quinaud, si le troisième anabaptiste ne survenait de Stockholm pour le tirer d'ennui. Gilbert souhaite changer d'une ambassade glacée à une résidence tempérée. Sachant la parenté de Mme Radiguet avec un influent directeur du ministère, il songe à utiliser son bienveillant concours. Il se présente donc, et dit ses origines : « Nous étions trois amis : Ernest, Anatole, Gilbert ».

Anatole ! ce nom jeté révèle aux yeux effarés de Mme Radiguet l'escobarderie dont on voulut la faire victime. Elle se vengera. Ah ! le monsieur des cochons d'Inde lui donna un flirt, eh bien, elle l'utilisera ce flirt, et vite, et bien. Un flagrant délit est prestement disposé par Madame, et Ernest y intervient au moment propice. Nul revolver ne ponctue de ses éclats l'outrance de tant d'audace ; seuls, les rires des acteurs partent en volées. Mme Radiguet choit aux bras de son mari, Anatole file, et la salle, vous pensez bien, se tord. A cette intrigue principale s'agrafent, un peu au hasard, mais toujours drôlement, des incidents accessoires. Les phases passionnelles contradictoires de l'avocate Virginie Coladeuil sont hautement comiques et les démêlés du ménage Lepailleur — Lepailleur fut, à l'audience, le fâcheux révélateur des cobayes — soutiennent sur leur trame les craquelures et craqueries du couple Radiguet.

La pièce est parfaitement distribuée. Mme Daynes-Grassot, en Mme Coladeuil, est bouffonne plus que jamais elle ne le fût. Si Mlle Jeanne Thomassin se montre assez agitée en son rôle, c'est que ce rôle est fort lourd et fort difficile. M. Lérand, à qui incombait le substitut, plutôt étranger à son emploi, a merveilleusement réussi ce personnage. M. Gaston Dubosc mène finement le jeu de Lepailleur, lequel a bien tort de tromper femme aussi gentille que Mme Marthe Régnier. Anatole, c'est M. Gauthier, très agréable ; Gilbert est tenu par M. Monteaux. A signaler un parfaitement comique président d'audience, M. Joffre.

Cl. Mathieu Deroche.

M. Baron
(Le Roi Bobèche)
Barbe-Bleue.

L'Odéon a produit le *Grillon du Foyer*, un acte de Dickens, arrangé pour le théâtre par M. de Francmesnil et brodé de délicieuse musique par M. Massenet. Avec un peu plus de musique — étant donné le sujet du *Grillon* — on aurait fait une exquise opérette. Tel qu'il parut, le *Grillon* ne fut pas sans plaire. Dot est fille accorte, bonne, mais naïve ; sa naïveté, toute gracieuse d'ailleurs, va jusqu'à lui faire prendre ses décisions les plus graves selon ce qu'elle croit deviner dans le crissement du grillon du foyer. Dot est femme du voiturier John, bon homme, un peu jaloux, parce que Dot est fraîche et que lui est vieux. Caleb est un pareur de pantins dont la tête rêveuse et la pauvreté sont laidement exploitées par le féroce marchand Tackleton. Caleb garde une fille, Bertha : une petite aveugle à laquelle il persuade, afin qu'elle n'ait jamais de peine, que tout au monde, hommes et choses, est bon, et radieux ; Caleb avait un fils, Edouard, mais qui partit loin et dont jamais on ne sut de nouvelles.

Mathieu Deroche.

Mlle Lavallière
(La Princesse Hermia)
Barbe-Bleue.

Or, un soir, ce fils revient beau, jeune et riche. Et certes, c'est la mauvaise chance de ce faux Plummer qui le conduit d'abord chez la voisine Dot, car la damnée commère — peut-être sans le vouloir — torture ses affaires terriblement. Plummer laissa une fiancée en ce pays ; qu'est devenue May Fiedling ? Elle se porte gracieusement et adore, en conscience, son promis ; pourtant sa mère vient de la contraindre à accepter en mariage M. Tackleton. Mais puisque Edouard est revenu, Dot s'en va empêcher cette affreuse union. Plummer, de joie, embrasse Dot. Maudit baiser que les mauvaises langues lui imputeront à mal et dont John sera fort fâché. Suivent toutes sortes de péripéties menues, étroites, compliquées, propres aux romans anglais. Dot voit lui tomber mille malheurs, que la moindre révélation suspendrait ; donc mille malheurs très agaçants.

Cependant Edouard reprend May, un pasteur les unit, et chacun s'embrasse. Ils devraient s'embrasser plus tôt, ces gens, pour notre plaisir franc. La genèse de la pièce est agréable, le *Grillon* comporte de charmants détails, seulement son intrigue est gâtée par le style anglais qui insiste à propos de riens, qui tourne à n'en plus finir autour d'une mince situation et qui, à force de tourner, en arrive à détruire inopinément de gentils ornements qu'il avait imaginés au passage. Il a souffert, le *Grillon*, de cette bizarre manière, qui a gêné ses interprètes au point que certains furent presque mauvais.

Nous donnerons dans une prochaine *Revue*, avec le détail que comportent les représentations de l'Opérette française aux Variétés, le compte rendu de *Barbe-Bleue* et de la *Fille de Madame Angot*, que chantèrent et jouèrent, d'une part, M. Chapuis et M. Baron, Mme Tariol, Mme Lavallière, Mlle Laporte, et, d'autre part, M. Charles Delmas, M. Prince, Mmes Germaine Gallois et Saulier.

Edouard GAUTHIER.

ENTR'ACTES

A la reprise de *Barbe-Bleue*, en octobre 1888, Hector Pessard m'avait emmené dans sa loge, et il y avait admis un boursier qui commenta l'œuvre d'une façon peu ordinaire. En suivant sa parole, les auteurs nous paraissaient armés d'un plumeau « joli comme une parure en plumes de colibri », avec lequel ils balayaient les poussières mythologiques, les effilochures de légendes et jusqu'aux illusions qui paillettent l'existence. Ils tiraient par la moustache le terrible Gille de Rais, et quant à Jupiter, ils le menaient par l'oreille. Et ils devenaient de terribles destructeurs de croyances, et des révérends de la morale laïque théâtrale, avec ses dieux en caleçons mal fermés et ses reines à la chemise ouverte... Hector Pessard répondait qu'il ne s'agissait pas de tout cela ; l'idée de laïciser l'Olympe et la poésie légendaire devait céder, selon lui, à la musique d'Offenbach qui, malgré ses gestes canailles et ses accords de bastringue, restait cependant femme et femme gracieuse et suivable. Et il ne faut pas croire, comme l'autre, que Molière songeait à la prise de la Bastille en écrivant *Don Juan !*

Mais Don Juan, c'est justement le caractère qui domine dans le personnage composite de Barbe-Bleue, un Don Juan aggravé de Marguerite de Bourgogne. Il ne tord pas le cœur d'Elvire, mais le cou; il est pratique. Il nous rappelle l'époque du pape Jules II où, pendant le carnaval, on habillait le bourreau en polichinelle pour torturer le patient. Barbe-Bleue, comme Marguerite de Bourgogne, épouvanté de la douloureuse déception des lendemains d'amour, condamne à mort l'être aimé, mcome l'araignée femelle dévore le mâle qui vient de la féconder. J'indique à un auteur moderne le sujet du mariage de Barbe-Bleue et de la Barbebleuette historique : intéressante serait la nuit nuptiale; qui mourrait le premier ? Paul Bourget a dit justement : « La vie amoureuse ressemble à un volume de Labiche interfolié avec du Shakespeare ; fort heureusement il y a cent pages de vaudeville pour une de drame ». Aussi, quelques Gauthier d'Aulnay ont pu s'évader de la Tour de Nesle, et les cinq femmes du Barbe-Bleue de Meilhac et Halévy, mortes très vivantes, sont retrouvées entre des hommes jeunes et des vins vieux, faisant la fête derrière la porte du mausolée de bronze.

Il rassemble en lui tous les donjuanismes, celui du personnage de Molière, du héros de Mozart, du spectre énervé de Musset

> Qui croyait toujours voir sur ses amours nouvelles
> Se lever le soleil de ses nuits éternelles,
> Et se souciait peu de laisser ici-bas
> Des larmes et du sang aux traces de ses pas ;

et le merveilleux Priola de M. Henri Lavedan est aussi l'un de ses petits-neveux.

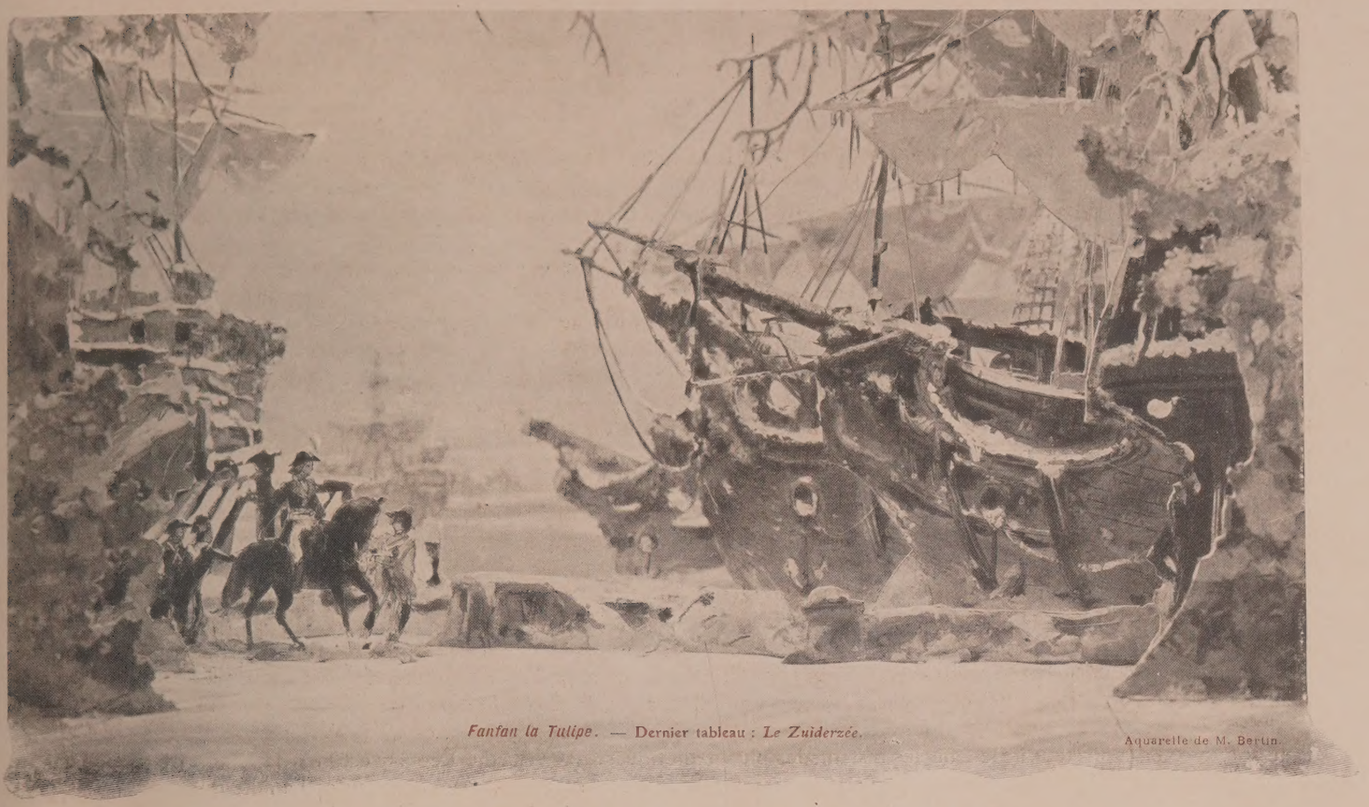
Ses noces noires, ses noces rouges, il les fait précéder de noces blanches ; car, par un scrupule à faire pouffer, il ne choisit de femme à tuer qu'en passant par le sacrement du mariage et sa légitimité ; il pourrait se marier, comme tant d'autres, devant la mairie et derrière l'église ; mais il lui faut la bénédiction civile et la sanction religieuse, ainsi qu'aux enfants baptisés qu'exterminait son ancêtre et son original Gille de Rais, le meurtre aura été précédé par la morale et la légalité.

Don Juan a toujours été adoré par ses victimes ; après la trahison, après les outrages, après les orgies de sang et de honte, elles se retrouvent encore plus amoureuses, et elles voient ses crimes sur son front comme des étoiles de beauté. Ainsi Boulotte finit par aimer Barbe-Bleue, non pas seulement parce qu'il est bel homme (il était superbe, le brigand, dit-elle avec élan) mais parce qu'elle apprend qu'il a tué ses cinq premières femmes et qu'il a voulu la tuer elle-même. Dans un feuilleton resté célèbre, M. Jules Lemaître a discuté là-dessus comme sur *Faust*, la *Monadologie* et l'*Abbesse de Jouarre*. Il eût pu conclure que les âmes et les chairs féminines sont fascinées par ce chasseur d'amour comme par un dieu fort et sanglant.

Heureusement, dans ces tragiques pochades, il y a la musique, des violons qui vibrent comme sous des archets ivres, des cuivres qui charivarisent enragément, des notes de trombone à l'accent incestueux, et des mélodies joviales pour des paroles ironiquement funèbres. Barbey d'Aurevilly a commenté heureusement cette musique qui dit le contraire de son poème et qui, chez Offenbach comme chez Hervé, produit un contraste cocassement heurté ; de ces dégradantes plaisanteries qui montent sur des combinaisons de notes très pimpantes et très jolies, il dit qu'elles s'y tiennent « accrochées comme d'affreuses et grimaçantes guenons sur des chevaux pleins de grâce et d'alacrité ». Cela est vrai dans Offenbach, mais, dans Hervé, la grâce sautillante s'emporte en tourbillon, et cela devient le tournoiement enragé du chien qui court après sa queue.

Nous ne saurions mieux terminer ces brèves considérations sur le barbebleuisme qu'en indiquant aux amateurs de documents en pierre et en bronze le château de la Villatte, près de Confolens, dans la bourgade d'Ansac ; c'est dans l'oratoire de ce castel qu'ils verront le tombeau de Catherine de Thouars, femme de Barbe-Bleue, présentement figurante aux Variétés ; la hache des guerres de religion a épargné la suprême demeure de cette princesse ainsi que ses armoiries prismatiques et ses inscriptions tumulaires ; et cette sépulture est plus authentique que celle qu'on montre à Vérone, de la divine Juliette qui n'a jamais existé que dans la tête de Shakespeare et le cœur des amants.

GEORGE VANOR.



Fanfan la Tulipe. — Dernier tableau : *Le Zuiderzée*. Aquarelle de M. Berlin.

LA MISE EN SCÈNE

La saison qui commence va-t-elle nous apporter du nouveau, dans cet art si particulier de la mise en scène, sans lequel rien ne vivrait au théâtre ? Allons-nous assister à quelque révélation soudaine ? Une personnalité va-t-elle surgir tout à coup ? Nous fera-t-on connaître une invention destinée à un grand retentissement ?

C'est possible. On parle en ce moment d'une nouvelle mode de décoration qui serait appelée à faire époque. L'essai doit en être tenté prochainement, dans la *Gildis* de notre ami et collaborateur Camille de Sainte-Croix, à l'Odéon. Est-ce possible ? à l'Odéon ? gardien des vieilles traditions et des méthodes consacrées ? Eh ! bien, oui, l'Odéon se modernise, il se lance intrépidement dans la voie du progrès, il secoue la poussière des temps sous laquelle il somnolait : c'est un réveil inattendu, c'est une renaissance ! Encore un peu de patience, et l'on saura de quoi il est capable.

Autrement, il ne semble pas qu'on veuille ailleurs nous surprendre beaucoup. La plupart des scènes parsiennes ont commencé leur saison par des reprises, soit avec les ouvrages qu'elles jouaient lorsqu'elles ont fermé, soit avec d'anciennes œuvres de tout repos, dont l'effet était escompté d'avance. Bien peu ont monté de l'inédit... Et les directeurs s'étonnent de la vogue redoutable des musics-hall ! Mais, cette vogue, ils en sont les auteurs responsables. S'ils s'évertuaient davantage, s'ils cherchaient, s'ils allaient de l'avant, le public leur resterait fidèle. Au lieu de cela, ils sont indécis, sans initiative ; ils ne pensent qu'à des combinaisons où l'art dramatique n'a quasi rien à voir, ils font du marchandage avec des fournisseurs attitrés, ils traitent soit au rabais, soit à condition... à conditions onéreuses ! ils ne veulent avoir affaire qu'à tel groupe... patenté !... Sans doute, cela leur réussit quelquefois, mais le plus souvent c'est le contraire, et si un théâtre ne trouvait pas toujours — ou presque toujours — les subsides qui lui sont nécessaires, combien de ces directeurs, bien intentionnés pourtant, ne seraient plus aujourd'hui en fonctions ! Tandis que dans les musics-hall, on est sans cesse à l'affût, on se dispute à prix d'or le numéro sensationnel, on n'hésite jamais à débourser la forte somme. Comment lutter en de telles conditions ?

Ces considérations ne semblent peut-être se rapporter que très indirectement à la mise en scène. C'est une erreur, car elles ont trait à la « mise en train », et c'est sur celle-ci que l'autre se modèle. C'est la « mise en train » qui préside aux engagements, aux dépenses de décors et de costumes, et selon qu'elle est prodigue ou parcimonieuse, la mise en scène est large ou étriquée. Tout se tient au théâtre.

Voyez au Vaudeville. Là, M. Porel ne lésine jamais. Quel que soit l'ouvrage qu'il monte, il s'applique à le présenter sous son plus beau jour. Ainsi a-t-il fait pour les *Trois Anabaptistes*, de MM. Alexandre Bisson et Julien Berr de Turique, et sûrement il ne s'en plaint pas.

Rien de plus parfait que son décor du premier acte, qui représente une des chambres de la correctionnelle, à Paris. A première vue, la salle paraît reproduite avec une exactitude photographique. Elle est prise de côté, avec le tribunal à gauche — au jardin. — Voilà bien les cloisons tendues de bleu faïence où tranchent, sur leurs cartels sculptés, la pendule ronde et le buste en plâtre d'une aimable République ; voilà bien, au fond, le siège du ministère public dans son espèce de chaire ; voilà bien, dans leur sens longitudinal, les bancs à dossier des avocats, les simples banquettes des témoins que termine l'emplacement réservé à l'auditoire debout, avec, au milieu, l'étroite allée qui mène à la barre. Tout cela est la vérité même, et le ton clair des boiseries de chêne neuf donne à l'ensemble un aspect de gaieté qui ne lui nuit nullement. Et pourtant, en ce décor, M. Porel a usé d'un artifice, ingénieux, d'accord, mais artifice, pour ménager une place convenable, au premier plan de la scène, où puissent parler, bien en vue des spectateurs, les principaux personnages de l'action.

Il a placé parallèlement à la paroi de gauche le tribunal et la table du greffier, et il a disposé parallèlement à la paroi de droite les bancs des avocats et les banquettes des témoins, réservant ainsi au milieu un espace en forme de trapèze, où les artistes

se meuvent à l'aise. De plus, la porte d'entrée est placée de telle sorte, à droite, que les personnages peuvent passer par le devant de la scène pour arriver jusqu'à l'emplacement vide. Cela serait impossible dans la réalité, puisqu'au lieu de la rampe il y aurait la quatrième cloison de la chambre, mais c'est si commode, si adroit, que nul n'y songe, et que toute la mise en scène de l'acte paraît de la plus parfaite vraisemblance.

Certains détails en sont même d'une rare justesse d'observation, comme par exemple, lors de la suspension d'audience, le dialogue échangé entre le délinquant et le substitut, celui-ci dans sa chaire surélevée, l'autre en contre-bas. C'est parfait.

Par exemple, le salon des trois actes suivants est à la fois bien luxueux et bien quelconque pour un salon de substitut. Ce n'est pas un salon psychologique, où l'on aurait pu indiquer les goûts mondains de madame et aussi le désir de haute tenue de monsieur. Du moins le faste de ce salon révèle que ses propriétaires ne sont pas dans le besoin.

La pièce est jouée en perfection. M. Lérand y est absolument supérieur, dans un rôle cependant assez inconsistant par intervalle. Son jeu si fin et si profond solidifie tout. Il a des inflexions qui remuent toute une salle, notamment celle qu'il a trouvée pour dire à son ami : — Ah ! mon vieux, je suis bien embêté ! — et qui signifie tant de choses à la fois ! C'est l'art suprême du comédien. Mme Daynes-Grassot, elle aussi, est fort remarquable. Au premier acte, sa caricature de femme-avocat est aussi comique que pleine de tact. Elle a une façon agressive de camper sa toque sur sa perruque blonde, qui est tout un poème. Ses toilettes des actes suivants sont à mourir de rire et néanmoins reflètent bien spirituellement les sentiments intimes de son personnage. Et Mlle Thomassin est également excellente, habillée en vraie parisienne, comédienne de mesure et de délicatesse. Quelle ravissante Sylvie pour le *Jeu de l'Amour et du Hasard !* Une légère observation : Mlle Thomassin se maquille d'une manière trop appuyée ; cela donne au visage au repos une légère apparence de porcelaine peinte. M. Dubosc représente avec intensité l'impeccable mondain de la pièce : son impassibilité, sa raideur, combinées avec son art du costume, forment un tout du plus grand chic, jusqu'à certaines exagérations de langage, qu'il se permet avec l'aplomb tranquille d'un gentleman accompli. Pour M. Louis Gauthier, il est de bonne humeur et de rondeur dans son rôle d'ami, et avec cela la voix la plus jeune que nous ayons au théâtre. Les auteurs lui ont donné un talent d'agrément : il joue de la contrebasse, et rien n'est amusant comme de le voir transporter son armoire musicale dans les instants les plus pathétiques. Mme Marthe Réguier est bien la femme de ce clubman de Dubosc. Pas plus sérieuse que son mari, un rire adorable, des toilettes soignées, et un chapeau en bataille qui sied à miracle à son ravissant visage. Et M. Monteaux est un troisième anabaptiste tout à fait réussi, et digne des deux autres. Enfin, dans les rôles épisodiques, il importe de citer M. Joffre, remarquable président de correctionnelle, qui, pour ses débuts, nous promet un Nertann ; M. Vandenne, un peu outré, qui donne à son propriétaire-épileur pour dames une bizarre allure de traitant pour blanches ; Mme Cécile Caron, qui a trouvé, pour son type de bonne campagnarde, un costume frappant de vérité, des joues rondes et colorées et un corsage bombant de la plus succulente manière ; Mlle Debray, jolie et bien disante ; et surtout, oui, M. Baron fils, dont l'avocat est la réalité même : gestes, allure, jeux de physionomie, façon de rire à l'étouffée, et qui a dit sa courte plaidoirie avec un art merveilleux, une variété d'inflexions incomparable, et une surprenante justesse d'intonations. Quand donc saura-t-on employer ce comédien de premier plan qui se ronge au second !

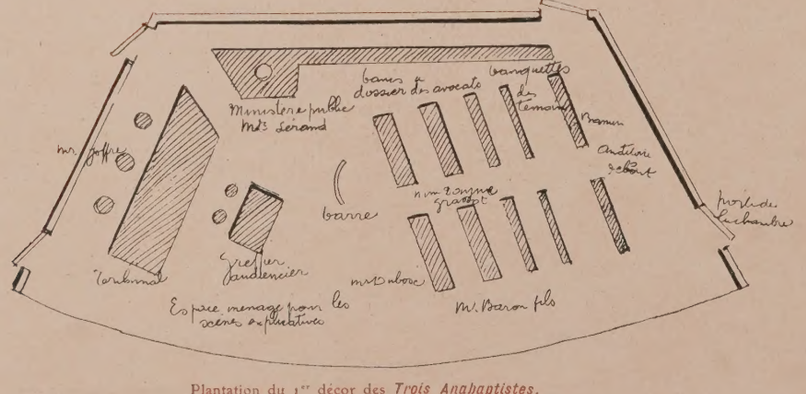
Il y a d'autres nouveautés qui méritent également attention. Mais on en parle ailleurs dans ce même numéro. Et puis, je voudrais dire quelques mots de la reprise de *Fanfan la Tulipe* à la Gaîté.

Elle a remarquablement réussi, cette reprise, grâce surtout à Mme Simon-Girard, la seule grande étoile d'opérette que nous possédions actuellement. Il est inconcevable que M. Samuel, puisqu'il veut ressusciter ce genre charmant aux Variétés, n'ait pas engagé d'abord Mme Simon-Girard. Sans doute, cette excellente artiste n'est pas absolument complète : il lui manque un ou deux centimètres... Mais quelle autre sait chanter comme elle, quelle autre possède une voix plus fraîche, plus agile et plus nette, et s'en sert avec une égale habileté ? Et qui oserait rivaliser avec elle pour la chaleur, la rapidité, l'entrain ? Elle brûle les planches, elle court, elle vole, c'est un oiseau mélodieux. A côté d'elle, un peu au-dessous, on peut citer Mlle Mariette Sully, puis les autres,... à trois pas, distance réglementaire.

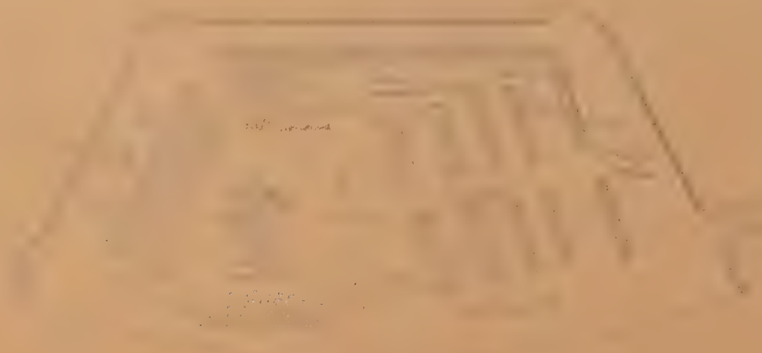
Elle est exquise dans la Pimprenelle de *Fanfan la Tulipe*, et près d'elle, M. Soums est tout à fait bien dans son timide fantassin amoureux. Ils ont chanté à ravir le délicieux duetto : *Pleurons donc !... Rions donc !...* une des meilleures pages de M. Louis Varney. M. Lucien Noël a de la rondeur et de la gaieté dans le personnage de Fanfan, mais ne se réserve-t-il pas un peu trop ?... et pour quand ? MM. Muffat et Regnard sont de bonnes ganaches, Mlles Léo Dumoulin et Chantenay sont suggestives à l'extrême en leurs travestis de chevau-léger et de dragon, et quand arrive Mme Simond-Girard en svelte hussard, comme chante le héros : *Cré mille noms d'une pipe, en avant !*

Des décors et des costumes tout neufs, des hussards resplendissants (il faut voir la bonne face d'Adam encadrée dans les cadenettes réglementaires ! c'est comme un boulet rouge dans de la crême !) des petits tapins qui roulent des baguettes comme de vieilles brisques, des fifres, des chevaux, des vaisseaux... Mais oui, puisque le dernier tableau représente la capture de la flotte hollandaise par les hussards de Pichegru... Quand je dis la capture... au lever du rideau, on aperçoit les navires dans le fond et toute la scène est occupée par l'armée républicaine rangée en bataille : le combat est fini, et, selon le mot d'un spectateur, la flotte est comme la mer : elle est prise !

THÉODORE MASSIAC.



Plantation du 1er décor des *Trois Anabaptistes*.



Mlle BORGHIO de l'Opéra
dans Salammbô

Cl. Paul Berger.

Mlle Polaire (Le Friquet).

Le Friquet

Pièce en 4 Actes,

TIRÉE DU ROMAN DE GYP,

PAR WILLY

Le Friquet venait de naître.

Et nul écho de théâtre ne l'avait encore fait connaître.

Et pourtant les fauteurs de potins veillaient ; ceux qui puisent leurs renseignements aux « meilleures sources » comme ceux qui vont les quérir jusque dans « les milieux bien informés », tous attendaient.

Une collaboration Gyp-Willy ! penses-tu ? — pardon, pensez-vous ?

Le fruit de ce travail en commun ne pouvait être autrement que pourvu d'une étrange saveur, d'un goût acidulé, même violent qui ne plaît pas à tout le monde, mais qu'apprécient particulièrement les curieux de sensations rares et étranges.

Si Mme Gyp s'est, dès longtemps, en effet, acquis la notoriété enviable par sa dextérité à cingler du fouet de l'ironie les ridicules de ses contemporains — ou du moins ce qu'elle considère comme tel, — ce n'est pas dans le commerce des « morales en actions » ni dans l'exploitation des berquinades que M. Willy a conquis le juste renom dont il jouit.

Et les « gens qui savent » promettaient volontiers une première représentation houleuse... « Vous verrez çà ! » eh ! eh ! peut-être même un petit scandale, « on allait rire ! »

Tant d'angoisses auraient pu être évitées pour peu que les intéressés eussent pris la peine de feuilleter les œuvres complètes de Mme Gyp.

Mais on ne saurait penser à tout.

Parmi les romans à clef et les apologues subtils de l'humouriste écrivain on eut découvert un récit simple et dramatique, d'une psychologie parfois extrême mais sans grande complication, l'aventure d'une petite saltimbanque loufoque, primesautière et vertueuse à sa façon, vierge et martyre, meurtrière par chasteté, suicidée par amour, un amour resté à l'état de rêve inaccessible.

On n'eut pas manqué d'être frappé que, suivant la technique chère à l'auteur, ce récit était agrémenté d'allusions, généralement contemptrices, aux événements, aux idées, aux choses du moment.

Cette remarque, qui n'était point de nature à rassurer les timorés, est ici négligeable car toute cette partie de l'œuvre première a été laissée de côté par l'adaptateur qui ne s'est attaché qu'à l'épisode romanesque.

Willy qui, nul ne l'ignore, est une sorte d'omniscient, connaissait le roman de Gyp et il n'avait pu lui échapper

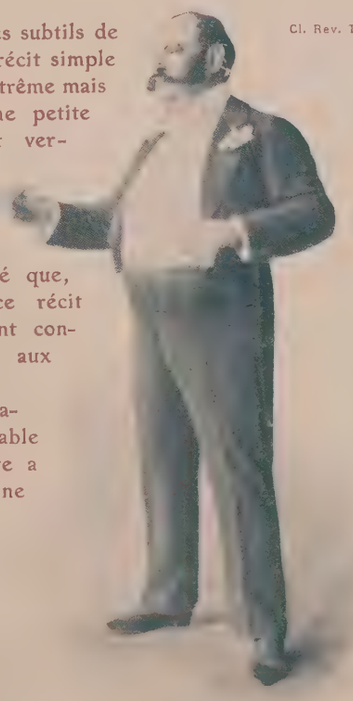
Cl. Paul Berger.

Mlle Polaire (Le Friquet).

Cl. Rev. Théât.

M. Willy indiquant un jeu de scènes à Mlle Dorziat.

Cl. Rev. Théât.



M. Paul Plan (Claparon).

M. Numès (Le Mafflu, 2e acte).

qu'il y avait là, prétexte d'une création remarquable pour Mlle Polaire.

On ne refait pas *Claudine* ou le *Petit jeune homme ;* il faut autre chose. Et voilà comment le *Friquet* vint au monde théâtral.

Car il n'y a pas à le céler, le Friquet c'est Polaire. J'oserai même dire que sans Mlle Polaire, dont les qualités très personnelles et l'art si original savent donner une vie intense à ce personnage de roman-feuilleton, la pièce n'aurait peut-être pas sa raison d'être.

Willy a découpé fort adroitement l'intrigue de Gyp en quatre tableaux précis, d'un enchaînement logique, où se manifestent les quatre étapes de cette existence cahotée d'enfant trouvée : la roulotte des forains, le salon des protecteurs, l'atelier de l'ami, refuge de la persécutée, la loge d'artiste où le drame s'ensanglante et se dénoue.

Le ressort dramatique mis en œuvre est presque celui de l'*Intermezzo* de Henri Heine : une jeune fille aime un jeune homme qui ne l'aime pas parce qu'il aime lui-même une jeune femme...

M. Numès (Le Mafflu, 4e acte).

Mlle Paule Nancray (Mme de Villiers-Neauphles).

Le Friquet, est malheureuse dans le cirque forain où s'écoula son enfance entre un brave homme de clown, le vieux Le Mafflu qui l'éleva en la faisant passer pour sa nièce et le directeur Jacobsen, un brutal. Des circonstances lui permettent de réaliser un projet de se soustraire à cette vie et deux personnes coopèrent à ce sauvetage, M. de Ganges, dont l'enfant s'est éprise à première vue, Baugé qui dès l'abord a conçu pour elle un attachement profond. Les deux hommes ne pouvant se charger d'elle, elle est recueillie par le ménage Claparon, grosse fortune, mœurs faciles : la femme, Mme Yzeult, flirte avec de Ganges ; le mari, un paillard un peu sot, voudrait brusquer les choses avec la délicieuse jeune fille qu'est devenue la petite écuyère. Celle-ci, après une scène un peu vive, fausse compagnie à ses protecteurs et cherche un refuge auprès de Baugé qui, carrément, en brave garçon, lui propose de l'épouser. Mais la petite, toute à sa malheureuse passion pour de Ganges, refuse et signe un engagement au Nouveau-Cirque. Elle est relancée jusque dans sa loge par Claparon, plus entreprenant que jamais, dont elle se débarrasse d'un machinal coup de couteau, puis, répondant à l'appel du régisseur, elle s'élance en piste pour exécuter son numéro de voltige aérienne. Mais du haut de son trapèze, elle aperçoit dans une loge Yzeult et de Ganges amoureusement rapprochés. Désespérée, découragée, écœurée, elle manque volontairement son tour, tombe et se casse les reins...

Telle est, dans ses grandes lignes, cette action qui d'une sentimentalité un peu languissante parfois, se précipite et se serre, du moins, vers la fin, et se conclue sur un dénouement dramatique et vraisemblable dans sa brutalité voulue.

J'ai dit l'intérêt très réel que Mlle Polaire a su donner à ce personnage puéril et charmant du Friquet, où elle ne se montre pas sous moins de six aspects : en haillons, en écuyère foraine, en jeune fille du monde, en vagabonde, en amazone et en gymnaste.

A côté d'elle cependant évoluent quelques artistes qu'il serait injuste de ne pas associer à son succès. Mlle Dorziat, élégante, pleine de tendresse et de tact dans le rôle de Mme Claparon qui exige de l'une et des autres. Mlles Fontenay et Paule Nancray, fines et gracieuses.

M. André Calmettes a donné de l'ampleur au personnage du sculpteur amoureux Baugé, et M. Paul Plan reste bonhomme dans le rôle de Claparon, le séducteur sénile ; MM. André Hall (de Ganges), Maurice Luguet, Hervel, Collen, dans des rôles à côté furent mieux que convenables.

Il convient de faire une place à part à M. Numès qui, dans Le Mafflu, a su tirer de sa figure de vieux clown des effets d'attendrissement comique justement applaudis.

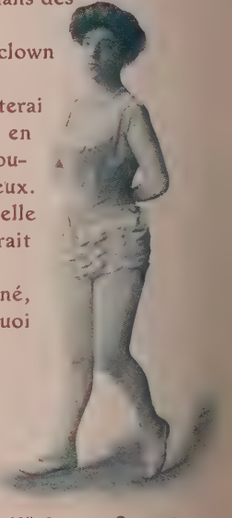
Enfin, car il faut rendre justice à tous, les décors sont d'Amable, c'est dire qu'ils sont charmants. Je citerai cependant l'originalité du premier, les coulisses du cirque, pour lequel l'excellent décorateur s'est transformé en simple, mais ingénieux aménageur : le décor est en effet constitué par des objets et accessoires authentiques : roulotte, toile de tente, portières, coffres, etc., disposés avec autant de précision que de pittoresque. C'est fort curieux.

Résumons-nous : « Madame » sous l'invocation de qui fut placé naguère le théâtre du square Bonne-Nouvelle n'aura pas besoin de chercher d'autres gymnases pour la distraction de ses filles. Cette histoire sentimentale ne saurait effaroucher la pudeur de nos modernes demoiselles.

Et, comme elles connaissent leurs auteurs, à cette révélation d'un nouveau qui jusqu'alors leur resta insoupçonné, elles murmureront : « Ah ! c'Willy, comme il sait gentiment tout dire ! » en se demandant, les ingénues, pourquoi on proscrivit de leurs lectures les Claudines et les Minnes dont elles ouïrent, pourtant, vaguement parler.

Georges FRAPPIER.

Clichés Rev. Théât.



Mlle Juliette Quettier (Une saltimbanque).

La Dame du 23

Vaudeville en trois actes, de MM. Paul GAVAULT et Albert BOURGAIN

Représenté pour la première fois le Jeudi 15 Septembre 1904, aux Nouveautés.

M. Germain (Ratignac). M. Torin (Lagrifouille).

D'aucuns, pour caractériser cette *Dame du 23*, ont dit simplement qu'elle rentrait dans la grande série des vaudevilles militaires, dont ils ont énuméré les plus connus. D'autres, se référant au point de départ du nouvel ouvrage, ont rappelé qu'il a déjà servi précédemment, dans une opérette où l'on chantait : « Ah! le superbe point de vue! » Mais ce ne sont là que des points de détail. Quelle œuvre, théâtrale ou non, est d'une originalité complète, absolue? et lequel même d'entre nous ne ressemble à personne? De tels rapprochements sont plutôt fastidieux. Mieux vaut chercher ce qui différencie un ouvrage de ceux qui existaient avant lui, et par quoi ses auteurs peuvent en revendiquer à juste titre la paternité exclusive.

La *Dame du 23* a ceci de particulier que son point de départ ne fait nullement le fond de la pièce. Ce point de départ consiste en une erreur sur la personne, mais cette erreur n'amène aucune péripétie, puisqu'elle n'est révélée qu'à la fin du troisième acte. Elle sert uniquement à fournir un dénouement aussi rapide qu'acceptable, ce qui est très important dans le genre, où si souvent la conclusion est lente, embrouillée, pénible. Premier mérite de la *Dame du 23*.

Le vrai sujet de cette *Dame du 23*, c'est un quiproquo. Non un quiproquo ordinaire, mais au contraire un quiproquo rare et singulier. Généralement, dans les vaudevilles à quiproquo, les personnages se fuient mutuellement, se dissimulent les uns aux autres, et le comique jaillit de leurs rencontres imprévues. Rien de pareil ici, où le quiproquo est d'autant plus impayable qu'il oblige les personnages à rester face à face, à chercher et à trouver aux événements les plus insensés des explications que leur logique rend burlesques à l'extrême. Et ceci est encore à l'actif de la *Dame du 23*.

En outre, les auteurs y ont employé un personnage-pivot qui est une véritable trouvaille. Il ne tient aucunement à l'action, mais il l'étaie, la soutient, parfois même la porte entièrement. C'est lui qui la rend vraisemblable, qui en masque les faiblesses, qui, lorsqu'elle va se ralentir, la fait repartir sous l'irrésistible impulsion qu'il lui imprime, devenant ainsi le personnage essentiel, sans lequel les événements paraîtraient peut-être monotones, tout au moins languissants.

Tant de choses dans un vaudeville? Parfaitement. Le vaudeville moderne ne comportant ni étude de caractères, ni satire approfondie des mœurs, est bien obligé de se rabattre sur l'abondance des situations, qu'il doit pousser à la bouffonnerie la plus énorme. Et il n'y parvient que par la multiplicité et la variété des combinaisons, comme le prouve la *Dame du 23*.

Cette *Dame du 23*, c'est Mme Hélène Ratignac, jeune et fort jolie blonde, dont le mari, bourgeois jaloux et fortuné, vient faire ses treize jours dans la noble ville d'Angoulême. Naturellement, il y amène sa femme, car il ne serait pas tranquille autrement, et le couple descend à l'hôtel de la Rotonde, non loin de la caserne où Ratignac est appelé à remplir ses devoirs militaires. Or, le pauvre Ratignac s'aperçoit bientôt que plusieurs officiers de son régiment prennent pension au dit hôtel. Quelles transes! Quelles angoisses! D'abord, il substitue à sa femme leur gentille nièce Suzanne, qu'ils ont amenée avec eux, et qui occupe ainsi la chambre n° 23, que tout le monde s'imagine être la retraite de Mme Ratignac, et dont lieutenants et sous-lieutenants se disposent à faire le siège en règle. Surtout que le lieutenant Pontgibaut, plus... indiscret que ses camarades, a vu par le trou de la serrure... « Ah! le superbe point de vue! » Ce « point de vue » lui a donné le coup de foudre, il brûle pour sa propriétaire, qui ne saurait être une autre que Mme Ratignac. Et il commence sur le champ ses travaux d'approche.

Mlle Marguerite Brésil (Yvonne).

Mais Ratignac se méfie. Cette promiscuité soldatesque, ces perpétuelles rencontres de culottes rouges l'épouvantent, d'autant qu'il sait que sa femme a un faible pour l'uniforme. Et apprenant que les maîtres de la Rotonde sont propriétaires de la maison d'en face, il loue à l'hôtelière un appartement libre dans cette maison, où il se hâte d'emmener Mme Ratignac, qu'il a surprise en grande conversation avec le lieutenant Pontgibaut. Or celui-ci, désireux de voir l'avers du revers dont il est tant épris, se dit que l'appartement en question lui serait un merveilleux observatoire, et il le loue à l'hôtelier, qui ignore que sa femme en a disposé en faveur de Ratignac, et qui ne peut plus l'apprendre, puisqu'elle vient de partir auprès d'une parente malade à la campagne. Voilà donc cet appartement en possession de deux locataires dont chacun s'en croit l'unique et légitime occupant, et c'est le curieux quiproquo sur lequel vont rouler le deuxième acte et le troisième. Pour ces deux actes-là, le lieu de l'action est une sorte de salon de milieu. L'on y voit d'abord Ratignac, sa femme, sa nièce et leur bonne Yvonne, qui s'installent de leur mieux. Ratignac s'en va ensuite à la caserne, pour y être « habillé ». Mme Ratignac et Mlle Suzanne se retirent dans la partie gauche de l'appartement, où les rejoint Yvonne, quand elle a orné de houx les vases du salon. Après quoi, le lieutenant

M. Landrin (Capitaine Mortemart). M. Numa (Lieutenant Pontgibaut).

Clichés Rev. Théât.

Mlle Labady (Hélène).

Mlle Despré (Suzanne).

Pontgibaut arrive, accompagné de son brosseur Lagrifouille, qui a déjà esquissé une amourette avec Yvonne, au premier acte. Pour commencer, Pontgibaut ordonne à Lagrifouille de débarrasser les potiches de ce houx désagréable, prend quelques autres dispositions sommaires et se retire en sa chambre à droite, suivi de son ordonnance. Reparaît alors Yvonne, la bonne, qui s'empresse de regarnir les vases, si bien qu'à son retour, Pontgibaut revoyant ce houx qu'il exècre, flanque quatre jours de consigne à Lagrifouille ahuri... Ahuri, oui, mais s'expliquant très bien, à la réflexion, le mot de la chose. Il avait jeté le houx par la fenêtre; le houx est une plante grimpante, il aura remonté ! ah ! la sale plante !... Le voilà, le personnage-pivot ! c'est autour de lui que tout va se passer, c'est lui qui sera le lien de tous les personnages entre eux, car ce n'est pas quand ils sont séparés les uns des autres qu'ils sont intéressants, mais bien quand ils se heurtent, quand ils agissent face à face... Justement, Ratignac appartient à la compagnie où commande Pontgibaut. Il est donc le camarade de Lagrifouille. Celui-ci a vite deviné que Ratignac n'aime pas le lieutenant. Il lui conseille de ne pas faire de rouspétance, s'il ne veut pas subir les peines dont il lui lit l'énumération sur la page *ad hoc* de son livret. Et Pontgibaut les trouvant ensemble, Lagrifouille explique que Ratignac est un homme qu'il lui a amené pour lui aider à emménager. Et alors Pontgibaut mange le dîner de Ratignac, l'envoie balayer la cuisine, le traite bas comme terre... Ratignac bout de colère, mais Lagrifouille l'apaise en lui disant avec philosophie : « Prends garde, tu vas te faire fusiller ! » A un moment, il ajoute même : « Moi, je m'en f...iche, ce que je t'en dis, c'est parce que tu m'intéresses; pourvu que tu me manques pas de respect (il est soldat de première classe), tu peux l'eng...ler tant que tu voudras. » — Et cela est une bien fine raillerie de la vanité hiérarchique.

Comme de juste, Mme Ratignac et Pontgibaut ont des rencontres où la vertu de la jolie bourgeoise est mise à rude épreuve, mais à la dernière, tout change subitement. C'est le soir, au moment où Ratignac ne voit plus pour son honneur conjugal de salut que dans la fuite, au moment où Lagrifouille, mêlé malgré lui à toutes ces intrisigne, salle de police, prison, s'est décidé à déserter; au moment où que Mme Ratignac s'est réfugiée chez lui pour fuir un époux détesté, pyjama des plus suggestifs, c'est à ce moment que l'aspect de Pontgienlève à Mme Ratignac toutes ses illusions, et qu'elle envoie un maître lieutenant. Joignez qu'à cette minute survient le capitaine, qui en qui, furieux d'être surpris quand il accourt au rendez-vous, monte s'indigne de voir son lieutenant en tenue incorrecte en présence et le flanque aux arrêts pour lui apprendre les convenances.

gues qui lui valent con-
Pontgibaut, se figurant
se présente à elle en un
baut, sans son uniforme,
soufflet à l'entreprenant
pince pour la bonne, et
sur ses grands chevaux,
d'une dame du monde,

Naturellement,
avait si bien découverte,
épouse avec enthousi
ardemment de la

La *Dame du 23* a
térité tout à fait remar-
sont réglés de la façon la plus juste, la plus aisée, la plus spirituelle. Rien de lourd ni de grossier, même dans les scènes les plus risquées, comme la scène nocturne entre Lagrifouille et Yvonne. On ne saurait déployer plus de tact dans l'osé.

tout s'arrange. Pontgibaut découvre que la *Dame du 23*, qu'il n'est point Mme Ratignac, mais sa gentille nièce Suzanne, qu'il siasme, puisque c'était sous ses « espèces » qu'il s'était féru tante.

été mise en scène par M. Michaud avec une adresse, une dexquables. C'est vif, c'est animé, les mouvements les plus difficiles

Pour l'interprétation, peu s'en faut qu'elle ne soit parfaite. On joue toujours bien chez M. Michaud, qui choisit ses artistes d'une main si sûre. M. Germain est un excellent Ratignac. Ce n'est pas sa faute si parfois les effets de son rôle son coupés brusquement. Toutes ses scènes avec Pontgibaut, il les joue supérieurement, notamment celle du déjeuner, où il est si naturel qu'il en fait oublier l'invraisemblance. Et quels effarements ! quelle colère rentrée impayable ! Il n'a pas à se plaindre de lui, il a son compte de rire de la part du public. — Dans le lieutenant Pontgibaut, M. Numa déploie beaucoup d'adresse et de savoir-faire, il joue plus vrai que ne l'exige le rôle, où il ne messiérait peut-être pas de montrer un peu d'en dehors. Il faut aux Nouveautés que le Numa du Vaudeville cède le pas au Numa du Palais-Royal. — Pour M. Landrin, il a dessiné une silhouette de capitaine absolument réussie. C'est criant de vérité. Cette tête pour ainsi dire réglementaire, ce parler bref, cet air de visage indépendant de toute fantaisie, ces yeux qui s'allument à l'aspect d'un tablier de bonne, cette raideur du corps, ces jambes arquées par le cheval : c'est cela même ! Et il commande en perfection. — Signalons encore M. Gaillard, qui donne à l'hôtelier Montcornet une bonne allure de ganache émoustillée.

Mme Ratignac, c'est Mlle Marguerite Labady, la blonde « grande duchesse d'Angoulême », qui aime les militaires, à condition qu'ils gardent leur uniforme. Ce n'est pas comme elle, qui apparaît dans un déshabillé particulièrement suggestif, capable de faire violer... tous les règlements ! Elle est charmante ! elle est charmante ! elle est charmante !... Et Mlle Marguerite Brésil aussi, l'exquise Yvonne, si délicieuse en son costume de paysanne, avec ce coquin de petit bonnet, où s'encadre le minois le plus adorable dont une salle entière puisse se coiffer ! Mlle Marguerite Brésil, la bien nommée, car elle enflamme de tous les feux du tropique ceux qui osent rêver de l'effeuiller !...

Dans cette *Dame du 23*, c'est Torin qui a ce toupet-là ! Torin, le Lagrifouille « de la chose », merveilleux de rondeur, de verve bouffonne, de cocasserie naturelle. De son personnage de brosseur naïf et finaud, il a fait un type impayable, rigolo, qui ne s'épate de rien, et qui « bise » sa ravissante promise comme si c'était pour de vrai ! Le rôle rend, c'est certain, mais comme il est à la hauteur ! C'est la joie de ces trois actes angoumésiens, et il faut voir avec quels rires sonores les spectateurs qu'il a mis en goût l'aiment !

Théodore MASSIAC.

M. Gaillard, (Montcornet).

Mme Jenny Rose, (Mme Montcornet).

Clichés Rev. Théât.

Cl. Studia Lux.

Mlle Yvonne Dubel (Elsa, de *Lohengrin*).

MUSIQUE

DÉBUTS & RENTRÉES

On rentre, on rentre; et, à mesure que s'éteignent les girandoles des casinos balnéaires, voici que s'allument les lustres de nos théâtres. Pendant que les élégantes scènes des boulevards reprennent peu à peu leur habituelle physionomie, l'Opéra voit enfin disparaître de ses stalles les complets anglo-saxons du public estival, et les loges redeviennent, — telles d'exquises corbeilles de fleurs, — le cadre préféré des jeunes et jolies parisiennes qui, après les longs et poétiques couchers de soleil, semblent toutes heureuses de revoir et d'applaudir nos gracieuses étoiles.

La plus grande et la plus belle d'entre toutes, Mlle Lucienne Bréval, y a fait une rentrée triomphale dans ce rôle de Valentine, des *Huguenots*, qu'elle affectionne particulièrement, et où elle montre, d'ailleurs, en dehors de son habituel talent de composition, une passion tragique incomparable. Grâce à elle, l'œuvre de Meyerbeer, pourtant si vieillotte, prend une ampleur qui étonne encore et revit triomphalement comme au temps des Marie Sasse et des Krauss, qui n'ont jamais mieux chanté l'air fameux du troisième acte, ni provoqué une plus poignante émotion avec l'admirable duo du quatrième. Une malencontreuse indisposition de Mlle Bréval a empêché le public de l'applaudir également dans la reprise du *Fils de l'Étoile*, où elle a été remplacée par Mlle Borgo, qui s'est tirée tout à son honneur de cette tâche difficile. M. Delmas, dans l'œuvre de Camille Erlanger, a retrouvé son succès des premiers soirs, ainsi que M. Alvarez, que nous avons revu également dans le *Trouvère*, — qui, malgré ses cheveux blancs, fait encore son petit effet, — dans le *Prophète* et dans *Tannhauser*, l'un de ses meilleurs rôles.

Cl. Paul Berger.

M. Ruibo (Arnold, dans *Guillaume Tell*).

M. Alvarez est en effet très bien sous la robe du pèlerin repentant, Mlle Hatto est une Élisabeth charmante et Mlle Agussol, un pâtre exquis ; mais pourquoi M. Noté, qui possède la plus belle voix de baryton du monde, fait-il, dans le rôle de Wolfram, étalage d'un tel je m'enfichisme? Voyons, que diable, on ne chante pas la « Romance à l'Étoile » comme « Au clair de la Lune, » et puis pourquoi couper au milieu cette adorable page et ne pas chanter les deux couplets?

Il y a aussi les chœurs. Je sais bien que MM. les choristes sont maintenant des fonctionnaires et que, comme tels, ils croient de bon goût de se moquer du public; mais il y a cependant des bornes et ils les dépassent un peu trop en chantant juste quand ils y pensent et en mesure si ça leur plaît. Le chœur des pèlerins doit, dans la coulisse, être attaqué *pianissimo* et non avec des hurlements d'apaches; d'autre part, les fidèles qui se rendent à Rome, en pèlerinage, ne doivent pas prendre l'allure de gens revenant d'un bal masqué! M. Gailhard, qui sait si largement se faire obéir, devrait bien, de ce côté, exercer sa bienfaisante autorité.

Pour en revenir aux rentrées, félicitons Mlle Grandjean, l'Iseult de demain, très applaudie dans le *Trouvère*, et Mlle Alice Verlet qui, dans les *Huguenots*, est une Marguerite exquise. On remonte pour elle *Don Juan*, elle y sera charmante.

A côté de ces étoiles officielles, cataloguées, s'est discrètement levé un astre qui pourrait bien sous peu en faire pâlir quelques autres. Je veux parler de Mlle Yvonne Dubel, une jeune et jolie bretonne qui a magistralement débuté dans *Lohengrin*. Mlle Dubel, qui est l'élève de Mme Lureau-Escalaïs, la sympathique et vaillante cantatrice que l'Opéra n'a pas encore remplacée, possède toutes les

Cl Paul Berger.

3e Acte.

Mlle Guionie (rôle de Violetta, de la *Traviata*).

4e Acte.

qualités musicales de son excellent professeur. La voix est jolie, homogène, bien timbrée et aussi pure dans la douceur que vibrante dans la force; avec cela un charme des plus séduisants, un réel tempérament dramatique et un rare sentiment de plastique. La nouvelle Elsa, belle d'attitude et belle d'accent a été très fêtée et c'est justice, comme disent ces messieurs du Palais.

Un autre débutant, M. Ruibo, a fait valoir, dans *Guillaume Tell*, une voix de ténor agréable et sonore.

* * *

L'Opéra-Comique ne s'est pas moins distingué que son grand frère de la rue Scribe et les débuts y ont été fort nombreux. Tout d'abord celui des deux triomphatrices des derniers concours du Conservatoire : Mmes Guionie et Valandri.

Mme Guionie a choisi pour sa première apparition devant le public le rôle peut-être le plus difficile, sinon le plus dangereux, celui de Violetta qui, dès l'entrée en scène, met la débutante aux prises avec l'air terrible que vous savez. Dans ces conditions, le coup d'essai ne peut qu'être un coup de maître et Mme Guionie n'a pas eu à regretter sa témérité. On a furieusement applaudi la voix cristalline de la chanteuse et l'on a fêté aussi la comédienne qui s'est montrée très adroite, surtout dans la dernière scène, qu'elle a jouée avec un réel sentiment dramatique.

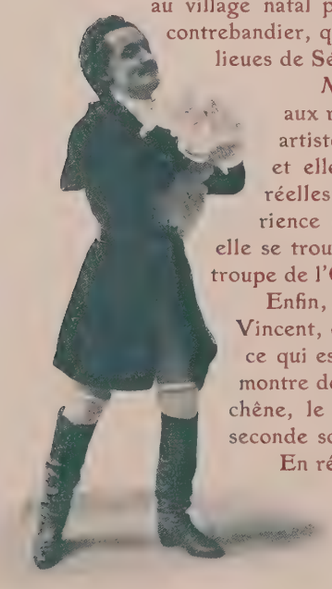
Mme Vallandri a débuté dans *Mireille*, avec M. Chevalier, lauréat de l'an dernier. La douce provençale de Gounod a été tout à fait charmante et a délicieusement donné la réplique au nouveau Vincent. La voix est jolie, très sûre et lorsque la comédienne sera à la hauteur de la chanteuse, ce qui ne saurait tarder, l'Opéra-Comique possèdera une excellente artiste de plus. Déjà dans la Micaëla de *Carmen*, son second début, Mme Vallandri a montré beaucoup plus d'émotion; elle a chanté le fameux air du troisième acte avec une sûreté parfaite et un charme très prenant et sans aucune fatigue, ce qui est plutôt méritoire pour une jeune personne qui vient de parcourir tant de kilomètres. A-t-on remarqué, en effet, dans le poème de *Carmen*, une particularité bien amusante? Au premier acte, lorsque la cigarière veut s'assurer les bonnes grâces de José, elle lui demande : « Vous avez dit : Foi de Navarrais ; vous êtes de cette province? » — « Oui, répond le brigadier, je suis d'Elizone ». Au tableau suivant, près des remparts de Séville, chez l'ami Lillas Pastia, s'organise une expédition ayant pour but de tromper la vigilance des trois douaniers : Eusebio, Perez et Bartholomé, embusqués dans la montagne voisine, et cela nous conduit à l'acte suivant, dans les gorges de ladite montagne, où nous voyons alors arriver la douce Micaëla, qui supplie José de revenir au village natal pour fermer les yeux de sa vieille mère. « Oui, s'écrie le malheureux contrebandier, quand je pense qu'à quelques lieues d'ici..... » et il part. Quelques lieues de Séville en Navarre..... tu parles!

Mlle Duchêne, autre lauréate de l'an dernier et moins heureuse aux récents concours, abordait le rôle de Mignon. Cette jeune artiste possède une voix chaude, surtout dans les notes graves et elle chante avec beaucoup d'expression. Elle a de très réelles qualités qui se développeront rapidement avec l'expérience de la scène, surtout dans le milieu si artistique où elle se trouve, et qui lui assureront une belle place dans la troupe de l'Opéra-Comique.

Enfin, M. Chevalier, déjà nommé et applaudi dans le tendre Vincent, de *Mireille*, a composé un élégant Wilhem Meister, ce qui est assez rare. La voix est agréable et le comédien se montre déjà très expérimenté. Comme sa camarade, Mlle Duchêne, le jeune ténor se fera une place enviable sur notre seconde scène lyrique.

En résumé, débuts heureux et pleins de promesses, dont on ne saurait trop féliciter M. Albert Carré, qui sait ainsi amener de jeunes et utiles « recrues » dans ce milieu d'artistes où l'on n'est jamais de la « classe ».

Jules MARTIN.



M. Chevalier
(Vilhelm Meister, dans *Mignon*).

Cl. Paul Berger.

Mme Vallandri (Mireille).

La Revue des Critiques

Les directeurs de théâtre n'auront pas eu à se plaindre de cet automne. Il leur a été particulièrement favorable. Rien n'y a manqué : pluies fréquentes et abondantes, vents impétueux, temps gris et mélancolique, atmosphère déprimante, orages inopinés, enfin toutes ces inclémences de la température, tous ces désagréments variés qui s'opposent aux longues flâneries en plein air, obligent les piétons à interrompre leur promenade et les forcent à rechercher quelque abri commode où d'agréables divertissements leur soient procurés. Ces diverses conditions, si souvent souhaitées, se sont trouvées toutes réunies au moment des réouvertures. Quelle aubaine qu'un pareil automne ! Si quelque reporter entreprenant était allé demander aux entrepreneurs de spectacles en salles closes leur opinion sur les desseins de la Divinité à l'égard des humbles mortels, nul doute qu'ils n'eussent à l'unanimité chanté les louanges d'une Providence ingénieusement tutélaire.

M. Willy. M. Alphonse Franck.

Aussi, désireux de ne point laisser échapper une si bonne occasion et s'efforçant de tirer tout le parti possible de ces avantageuses circonstances, les directeurs se sont attachés à ne pas trop brusquer leur clientèle, qui revenait en hâte, fuyant les campagnes, devenues inhabitables. Ils ont ordonné leur spectacle de façon à le faire paraître comme une sorte de prolongement des vacances. C'est ce que constate M. Duquesnel dans son article sur les *Trois Anabaptistes* et dont il loue M. Porel :

...Lorsqu'on arrive de la campagne ou des eaux, avec des habitudes, prises dans le repos, de paresse cérébrale, une œuvre légère et charmante est mieux faite pour nous plaire que le développement d'une thèse philosophique ou sociale quelconque, voire d'une psychologie détaillée en tranches de vie ou en états d'âme. Dans la période du retour, on est tenté de dire au théâtre qui nous convie : « Amuse-moi encore... à plus tard les affaires sérieuses ! »

C'est à ce désir de complaire à tous qu'est dû le caractère mixte de l'ouvrage de MM. Bisson et Berr de Turique, caractère qui nous est dépeint par M. Alfred Athis dans les lignes suivantes de son compte rendu paru dans l'*Humanité* :

La pièce de MM. Alexandre Bisson et Berr de Turique, qui vient de brillamment réussir au Vaudeville, appartient à un genre mixte, à la fois sentimental et bouffon, où l'attendrissement succède à l'éclat de rire et au besoin l'accompagne, l'humecte pour ainsi dire et le lubréfie, genre de tous temps en faveur auprès du public, ainsi qu'en témoignent tant de succès du répertoire et ceux plus récents de Madame Flirt, *de* Main Gauche *ou de* Château Historique.

Très bien choisie était aussi cette *Dame du 23*, dont les joyeuses péripéties ont valu une fois de plus à notre sympathique collaborateur Paul Gavault les éloges de la critique.

M. Camille Le Senne profite de l'occasion pour analyser le genre de talent de M. Gavault et le comparer à celui de M. Georges Feydeau :

L'auteur de la Dame de chez Maxim's, *de l'*Hôtel du Libre-Échange *et autres petits chefs-d'œuvre vaudevillesques ne saurait travailler sans provoquer un énorme déplacement d'air, si j'ose m'exprimer ainsi, et sans mettre en mouvement une infinie quantité de machines théâtrales ; on remplirait un volume in-8° à détailler tout ce que renferment d'inventions et de ressorts comiques certaines de ces bouffonneries si foisonnantes.*

*M. Gavault procède plus simplement dans l'alternance des deux manières qui lui sont également familières. Tantôt il campe, comme dans l'*Enfant du Miracle, *une situation drôlatique et la laisse épuiser elle-même son mouvement, en se contentant de lui ménager les deux ou trois obstacles qui l'aideront à rebondir (c'était la méthode de notre Eugène Scribe jadis si national, maintenant si outrageusement honni, dans* Une chaîne *et quelques autres modèles de supérieure élasticité). Tantôt il s'engage dans la voie zig-zagante du vaudeville à quiproquos ; mais là encore il se garde de toute surcharge et se montre l'ennemi né de la surenchère. Visiblement il a deux principes : se contenter de l'essentiel en demandant à ce minimum de postulat ou de complications le maximum d'intensité d'effets.*

M. Alex. Bisson.

M. Berr de Turique.

Clichés Rev. Théât.

Cl. Maurice Ordonneau.

M. Paul Gavault.

Cl. Rev. Théât.

M. Bourgain.

M. de Francmesnil

Cl. Rev Théât.

En somme, M. Georges Feydeau empoigne le public par les deux oreilles avec une rudesse magistrale et le bourre de comique à lui faire éclater le tympan. M. Paul Gavault, plus discret, a depuis longtemps l'oreille du public et la garde par des procédés plus doux.

Le *Friquet*, que Willy a extrait du roman de Gyp appartient, lui aussi, à ce genre mixte des produits de l'art dramatique où le rire et les larmes sont harmonieusement dosés. Willy, qui, en sa qualité de romancier à succès et de critique écouté et avisé, sait comment il faut prendre le public, a su lui confectionner une pièce conformément à ses désirs. De là ces quatre actes courts où l'émotion et la gaîté s'unissent en proportions discrètes, ce qui lui a valu ce joli compliment de René Maizeroy, qui n'est guère, comme on sait, coutumier du fait :

Ce drame simple, rapide et poignant, plaira aux délicats, aussi bien qu'à la foule. L'esprit le plus vif, le mieux aiguisé y abonde.

A *Friquet*, nous devons l'apparition de Polaire au Gymnase. Les cendres de feu Montigny en ont tressailli et l'ancienne clientèle du Théâtre de Madame a dû en faire le thème de ses conversations au five o'clock du séjour des ombres.

Le Tout-Paris actuel des premières n'était pas moins curieux et anxieux de ce début. Ce qu'il fut ? Catulle Mendès nous le dit en ces quelques lignes où il trace, avec sa verve habituelle, le portrait physique et moral de l'interprète préférée de Willy :

Le vif intérêt c'était le début, sur un vrai théâtre, de M^lle^ Polaire. Voilà une bien singulière personne. Naguère, à peine évadée du café-concert et jouant la comédie comme une petite personne qui ne sait pas du tout de quoi il s'agit, elle faisait penser à la fois, par tant d'aplomb, à une gommeuse effrénée, et, par tant d'inexpérience, à une pensionnaire qui a appris son rôle pour le jour de la distribution des prix. Ajoutez à cela la frimousse la plus fantasquement imprévue et soudaine, le menu corps, pas maigre, le plus invraisemblable, qui plie en même temps qu'il casse ! Et c'était un affriolant paradoxe. Paradoxale, M^lle^ Polaire n'a pas tout à fait cessé de l'être. Elle a encore des témérités, et encore des inexpériences. Mais il y a eu, ce soir, dans celles-là, quelque chose qui ressemble à une volonté d'art, et dans celles-ci quelque chose qui ne garde plus guère, de la maladresse, que la sincérité. C'est un grand progrès, et sérieux, bien qu'il reste un peu trop de « ragoût ». Somme toute, la soirée de réouverture a été heureuse pour le Gymnase. La pièce fera venir la moitié de Paris, et M^lle^ Polaire fera courir l'autre.

Surtout on viendra voir Polaire faire la roue, en clownesse experte et intrépide. A ce propos, Catulle Mendès émet la piquante réflexion suivante :

... Il est bien fâcheux qu'il soit si rare, dans les bals de l'aristocratie, que les belles dames fassent ainsi la roue, pendant le repos des valses.

L'Odéon a tenu à affirmer par son spectacle de réouverture sa sollicitude envers les familles. Le *Grillon*, que M. de Francmesnil a extrait d'un conte de Dickens, possède toutes les vertus requises pour être honoré de leur confiance.

M. Félix Duquesnel expose en toute équité les qualités et les défauts de cet ouvrage :

Voici une charmante comédie, exquise de détail, qui fleure la vapeur de thé et le parfum du plum-pudding, si chers aux narines anglaises. Mais elle est un peu naïve, de complexion délicate, d'action fugitive, l'intérêt s'y prend bien plus dans les douceurs du dialogue familier que dans les combinaisons du drame, qui n'existent guère, et je me demande si le charme qui se dégage de cette idylle britannique suffira pour satisfaire les fantaisies d'estomac du public parisien ? En tous cas, le tableau est plaisant à considérer, et les délicats y peuvent trouver plaisir.

Enfin, les Variétés sont venues apporter leur note de gracieuse et spirituelle élégance parisienne dans le concert des rentrées, avec les reprises de *Barbe-Bleue* et de la *Fille de Madame Angot*, qui ont eu l'heureuse fortune d'obtenir l'unanimité des louanges de la critique.

Albert DAYROLLES.

L'Andia Lez

Mlles Cléo de Mérode & Louise Willy

Concerts & Music-Halls

OLYMPIA

Ce nom depuis des siècles,
[illegible]
[illegible] geste le jour qu'il arracha
[illegible] aux progrès assemblés. Il e
[illegible] prévenus déjà !) et du
[illegible] son prestigieux se
[illegible] bien encore une
[illegible]

[illegible] heureuse idée que M
[illegible] e, à l'Olympia
[illegible] d'une mise en
[illegible] deux prétage
[illegible]
[illegible] ont [illegible] be...até hun ; et
[illegible] ent à être [illegible] primées par le pinceau
[illegible] vou de quelque artiste anonyme d'
[illegible] le, personnine Phryné .... et
[illegible] -ci, blonde, [illegible] rose

Concerts & Music-Halls

OLYMPIA. — Spectacle de Réouverture

Phryné

Phryné ! Ce nom, depuis des siècles, resplendit comme un symbole. Il n'est pas de cerveau si pauvre de connaissances historiques en qui il n'éveille des idées de grâce, de charme et de séduction. Ah ! l'avocat athénien eut plus qu'un beau geste le jour qu'il arracha le peplum des épaules de sa cliente et qu'il dévoila sa beauté rose et blonde aux yeux éblouis des aréopagites assemblés. Il eut un geste profitable pour la courtisane qu'il défendait : il enlevait son acquittement à des magistrats prévenus (déjà !) et du même coup il lui assurait la gloire impérissable et sans conteste.

Aujourd'hui, si le nom prestigieux se calligraphie en lettres énormes sur les affiches, s'inscrit en caractères de feu au fronton de l'Olympia, c'est bien encore une des formes de cette gloire posthume.

M. Auguste Germain a adroitement conté l'aventure de la célèbre hétaïre en se permettant de substituer à l'avocat un sculpteur et un amant, Praxitèle, jeune et énamouré, entorse à l'exactitude historique dont vous n'êtes guère choqué, j'imagine? M. Louis Ganne a écrit sur ce thème une partition qui est un véritable bijou et qui, par surcroît, contient, entre maints motifs heureux, une *Marche grecque*, morceau symphonique de premier ordre ; les orchestres de nombreux concerts en ont popularisé l'élégante et sereine harmonie.

Cl. Mathieu Deroche.

La Bouillotte mystérieuse.

Cette œuvre vit le jour aux Folies-Bergère il y a quelques années, et à part Mlle Margyl, qui, dans le rôle de Phryné, s'essayait alors au théâtre, où, depuis, elle a fait un joli bout de chemin, l'interprétation n'a pas laissé de souvenirs inoubliables.

Ce fut une heureuse idée que MM. Isola eurent de remettre à la scène, à l'Olympia, cette pimpante histoire.

Au milieu d'une mise en scène fastueuse, entouré d'une figuration délicieuse, escorté d'un escadron de ballerines exquises, le duo des deux protagonistes apparaît, évolue, triomphe sous les traits de Mlles Cléo de Mérode et Louise Willy.

Celle-là, dont la beauté brune et la grâce hiératique demanderaient à être exprimées par le pinceau du maître de Moulins ou de quelque autre anonyme de génie parmi les Primitifs, personnifie Phryné..... à éblouir un Athénien. Celle-ci, blonde, épanouie et rose, digne de tenter un Largillière, un Latour ou un Lancret, compose un Praxitèle élégant, spirituel, verveux et convaincu.

C'est vraiment un spectacle de charme souverain.

G. F.

La Bouillotte mystérieuse

Ce serait mal connaître la technique directoriale des Frères Isola que de croire qu'ils se bornèrent à ce clou éblouissant.

Leur programme d'ouverture groupa, au contraire, suivant un usage constant, des « numéros » de haute curiosité et de joie délirante ; la science elle-même apporta sa contribution inattendue à ces distractions.

Ce n'est plus au lycée ni dans les cours supérieurs de la Sorbonne qu'il faut aller maintenant pour terminer ses études et se tenir au courant des progrès de la science, c'est au Music-Hall ! Rodrigue, qui l'eût cru ! Chimène, qui l'eût dit ! C'est cependant ainsi et les potaches ne s'en plaindront pas : préparer son bachot à l'Olympia, c'est bien vingtième siècle.

Cela n'empêche pas les autres, les anciens, d'y aller aussi, au contraire, ils y apprendront ce qu'on n'enseignait pas de leur temps.

Ils y verront que l'oxygène qui, en 1877, n'avait été liquéfié par M. Cailletet qu'en très faible quantité dans son laboratoire, est obtenu aujourd'hui par litres, dont on fait une abondante consommation sur la scène tous les soirs. Ce n'est pas seulement l'oxygène, mais c'est l'air que nous respirons qui est lui-même liquéfié par grandes quantités à une température de 140 degrés au-dessous de zéro en employant les procédés imaginés dès 1895 par M. Linde, de Munich. Ça fait froid dans le dos rien que d'y penser; aussi quel plaisir il a, ce pauvre refroidi, à reprendre sa température normale; mais il ne peut le faire qu'en empruntant de la chaleur aux corps environnants et c'est là la source des expériences intéressantes présentées par M. Humberty. De la bouillotte qui le contient s'échappe continuellement (même quand elle est posée sur la glace, car c'est chaud comparativement à 140° sous zéro) une vapeur blanche qui semble de la vapeur d'eau et qui, si le vase est fermé, a une tension suffisante pour faire vibrer l'anche d'une trompe d'automobile. Une balle en caoutchouc, des grains de raisin, des œufs, deviennent à son contact durs et fragiles et se brisent comme du verre en tombant à terre. Le mercure se solidifie presque instantanément et avec ce bloc on peut enfoncer des clous. Quelques gobelets de liquide versés sur une crème la font prendre en glace que peuvent goûter les spectateurs. Mais, dira-t-on, l'opérateur trempe ses mains dans le liquide et elles ne gèlent pas ; c'est vrai, mais il les y laisse juste le temps nécessaire pour profiter du phénomène de la caléfaction, qui protège momentanément sa peau du contact immédiat du liquide. Et avec ce froid il produit du feu ? mais oui, jeune potache ; ou du moins il l'augmente, car vous savez que l'oxygène suffit à ranimer les flammes les plus mourantes : il suffit donc que sur le cigare qu'allume M. Humberty il soit resté un point, gros comme une tête d'épingle, en ignition sous la cendre, pour qu'au contact du liquide il flambe instantanément. Et que d'autres choses encore on vous ferait voir si on avait le temps : la fabrication de la glace avec un jet de flamme par exemple. C'est facile : un jet d'hydrogène enflammé plongé au sein du liquide, donne par combinaison de l'eau qui se congèle aussitôt... Mais les autres numéros sont là qui attendent leur tour dans la coulisse et les jolies filles du ballet vont venir réchauffer les planches ; ce qu'elles vous montrent, vous n'en auriez peut-être pas besoin pour le bachot ; mais ça vous sera tout de même utile plus tard.

G. M.

Sonnets de l'Entr'acte

Déclaration

A une reine... de théâtre.

Vous avez du talent et vous êtes bien belle,
La foule, tous les soirs, accourt vous acclamer ;
Sous votre pied vainqueur, courbant son front rebelle,
Se cache l'envieux qui vous entend nommer.

Pauvre fou, beaucoup plus à plaindre qu'à blâmer,
Serviteur dédaigné de la Muse immortelle,
J'habite, sous les toits, un vrai nid d'hirondelle :
Je ne suis rien, Madame, et j'ose vous aimer.

Le grillon ose aimer l'étoile rayonnante,
Le ver songe à la rose, ô misère étonnante,
Désormais votre esclave, adieu, ma liberté !

C'était le seul flambeau de mon ombre profonde,
C'était le seul bonheur que j'avais en ce monde :
Que me donnerez-vous pour me l'avoir ôté ?

Nuit d'Étoile

On voit, dans Paul de Kock, un « Amant de la lune »,
Vieux jeu. Certes, la lune est un astre charmant;
Mais je sais, ici-bas, bien meilleure fortune :
C'est d'être d'une étoile — au théâtre — l'amant.

A certain galant homme et doux seigneur de l'une
De nos artistes les plus au goût du moment,
Un intime disait, un peu... paillardement :
« La chance, mon gaillard n'est vraiment pas commune.

« Regarde, ta maîtresse a des airs radieux,
« Car le succès lui met des flammes dans les yeux.
« Demain, la chaude nuit que vous aurez passée ! »

L'autre, assez tristement, répondit : « N'en crois rien.
« Au contraire — et tous les bergers le savent bien —
« Plus l'étoile a d'éclat, plus la nuit est glacée ! »

Henri SECOND.

A. WALSER. Martin

LE THÉATRE RÉTROSPECTIF

Une Revue Commencement de Siècle.

Dans une conférence faite à l'Odéon, il y a déjà quelques années, M. Germain Bapst, parlant des « origines du théâtre », commit une légère erreur. Il fixa aux environs de 1816 l'apparition de la « revue » sur les scènes parisiennes. Cette date doit être avancée de plusieurs années, car l'orateur, d'ailleurs fort éloquent, érudit et documenté, se trompait au moins d'une quinzaine. On pourrait même, je crois, faire remonter la « revue » jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. En tout cas, ce qu'il y a d'absolument certain, c'est que Chazet et Dieulafoy firent jouer, le 23 brumaire an X, au Théâtre du Vaudeville, une pièce intitulée : l'*Hôtel garni* ou la *Revue de l'an IX*. L'an *neuf!* il y avait même, vous le voyez, un calembour dans le titre. C'était le cas de dire, avec la chanson, que « Ça commençait déjà bien... »

L'an X, c'était l'an 1801 ; nous avons donc affaire ici à une revue essentiellement « commencement de siècle ». Chose plaisante, elle comporte, dans sa naïveté parfois assez spirituelle, des types presque identiques à ceux que l'on pourrait chansonner aujourd'hui. Autres temps, mêmes revues.

Je parle seulement au point de vue des hommes et des actualités satiriques. Car, en ce qui concerne le « côté des dames », les revues se sont beaucoup modifiées depuis 1801. On pourrait aujourd'hui définir le genre : des mots lestes et des mollets. En 1801, les mollets manquaient... dans les revues. Mais les mots lestes, les couplets joyeusement troussés y foisonnaient déjà. Nous allons vous le prouver en parcourant rapidement avec vous la vieille brochure de la *Revue de l'an IX* que nous avons eu la chance de dénicher sur les quais, dans une case à deux sous, où elle avait échappé miraculeusement aux regards et aux doigts fureteurs de cet amateur de vieux bouquins qu'est M. Ginisty, l'aimable directeur de l'Odéon.

Négligeons l'intrigue sentimentalement bébête, qui n'a d'ailleurs d'autre raison d'être que de rassembler, dans un hôtel garni, les personnages représentant les actualités du temps. Ces personnages portent des noms qui les définissent. Ce sont MM. *Potdevin*, faiseur d'affaires, faisant les affaires de tout le monde, dit-il lui-même, mais en commençant par les siennes ; *Vaccin*, médecin, qui cherche partout quelqu'un à inoculer ; *Feuillet*, journaliste, se disputant aigrement avec un certain *Néologue*, homme de lettres, qui parle une langue sans doute choisie, mais obscure ; *Quinquet*, illuminateur, entrepreneur de fêtes et réjouissances publiques, ruiné par la pluie ; *Boursier*, courtier de change, qui sans doute ne le donne pas, le change, mais se le fait au contraire bien payer ; *Chevalet*, peintre, qui, nonobstant les ordonnances de police, veut « exposer » dans tous les coins ; *Dulest*, aéronaute, qui lui aussi se promet et vous promet de vous conduire, par air, partout où vous voudrez aller, et même ailleurs, etc., etc.

Vous voyez déjà que le personnel de 1801 ressemble étonnamment à celui de ces dernières années. Attendez, les analogies vont encore s'accentuer quand ces personnages trop clairement symboliques raconteront en scène leurs petites histoires. Pour l'instant, voici, comme entrée de jeu, quelques coups de pattes contre tout le monde. On passe en revue, c'est le cas de le dire, les habitants et débiteurs de l'hôtel garni, avec des annotations rimées sur leur plus ou moins de solvabilité.

Dorlès, jeune fat, « suit en tout la mode ». Donc, « il ne paiera pas ». Et...

— Cet Allemand, grand harmoniste ?
Chacun le pille, il n'a plus rien.
Monsieur Feuillet, le journaliste ?
Il est méchant, il paiera bien.
Néologue ? — Mauvaise affaire !
— Mais son nouveau dictionnaire ? ..
— Ne peut le tirer d'embarras !
On prétend qu'il ne le vend pas.
— Et ce rimailleur politique,
Qui, tour à tour, flatte et critique ?
Pour celui-là, c'est différent :
Il paiera bien, car il se vend.

M. Feuillet, journaliste.

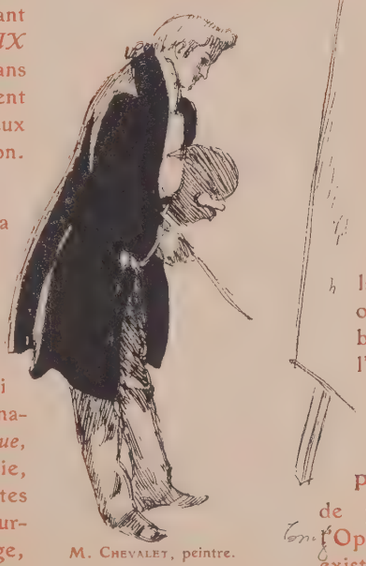
Quand on reproche à Dorlès (le gommeux du temps) de « porter un grand chapeau qui se baisse sur son front obscurci », le jeune homme à la mode réplique du tac au tac, sur le même air :

Mais oui, du siècle où vous êtes
J'ai vu les besoins nouveaux :
A défaut de grandes têtes
Il faut bien de grands chapeaux.

De nos jours, au théâtre, ces fâcheux grands chapeaux sévissent sur les jolies petites têtes des dames. Avons-nous gagné au change?

Potdevin constate, avec la satisfaction que donne l'escarcelle remplie, qu'il n'y a jamais eu autant de plaideurs :

Plaider est un mal sans remède :
L'argent plaide contre l'honneur,
Contre nos mœurs le plaideur plaide,
L'auteur plaide contre l'acteur,
On plaide pour de l'ellébore,
Pour des chapons, pour des rébus,
Pour son bien que l'on veut encore,
Ou sa femme qu'on ne veut plus.



M. Chevalet, peintre.

Chevalet, le peintre, est moins content. On vient de le mettre à la porte du Louvre, et il ne sait où exposer ses œuvres. Là-dessus, bien entendu, couplet critique à l'adresse du « Nouveau Salon » :

On n'y voit que froides peintures,
Vieux jeunes gens, jeunes vieillards ;
Pour l'œil bien des caricatures
Et peu de tableaux pour les arts.

Preuve qu'il en est des « Salons » de peinture comme des bals de l'Opéra. Chaque année, depuis qu'ils existent, on en a proclamé l'irrémédiable déchéance. Constatons, toutefois, que les « Salons » semblent avoir la vie encore plus dure que les « Bals » qui, eux, ont tout de même fini par disparaître.

D'ailleurs, Chevalet se console de l'ostracisme dont il est victime en préparant « une exposition particulière ». Celle-là nous la connaissons trop : on nous l'a faite et refaite si souvent, depuis 1801 !

Maintenant, au tour des agioteurs. Potdevin a intéressé Boursier pour une forte somme dans ses achats de la veille et il joue à la baisse, naturellement. Une opération sûre. De

M. Potdevin,
Brasseur d'affaires.

l'or en barre. Boursier lui devra là de véritables obligations, dans les deux sens du mot. L'autre a pourtant des inquiétudes.

Mais si, par aventure,
Les fonds allaient hausser ?...

POTDEVIN.

Dans cette conjecture,
Vite on les fait baisser ;
Grâce aux ruses savantes
Du plus beau des métiers,
Tous gagnent sur les rentes...
Excepté les rentiers !

Par exemple, dans cette revue commencement de siècle, on « blague » beaucoup moins que dans les nôtres le gouvernement et les gouvernants. Tout au contraire, on leur casse volontiers l'encensoir sur le nez. Cela s'explique sans doute tout naturellement par ce fait que la Censure d'alors était beaucoup moins complaisante que celle d'aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, appréciez la différence et reconnaissez que M. Loubet et ses ministres n'ont jamais été, à la Scala ou ailleurs, à pareille fête.

Quinquet, l'organisateur de réjouissances publiques, avait songé à demander l'entreprise des fêtes de la Paix (en 1801, c'était peut-être en effet un peu risqué). Mais il déclare y avoir renoncé, parce que ce serait le 18 Brumaire et qu'il ferait mauvais.

— Mauvais, riposte Potdevin avec indignation. Vous connaissez bien peu les destinées du héros de cette fête.

Dès longtemps il voit sans effroi
Les noires vapeurs de Brumaire ;
Rien n'y troublera, croyez-moi,
Ce mémorable anniversaire ;
Son destin veut que ce jour-là
Brille sans nuage et sans voile ;
Et le soleil se montrera
Pour obéir à son étoile.

Cependant, immédiatement après cette petite flagornerie à l'adresse de Bonaparte, qui sera bientôt Napoléon, je note certain couplet, pas du tout dans le mode laudatif, et que l'universel Potdevin chante en guise de réponse à une pauvre femme assez mystérieuse, qui ne dit point son nom et qu'on ne revoit pas, mais qui pourrait bien être une personnification de la France elle-même, venue pour « une affaire », toujours la même, et à propos de laquelle on la remet toujours au lendemain.

Voici ce couplet, tel quel, et encore d'actualité aujourd'hui, hélas! ce qui semble indiquer que le lendemain en question — et toujours en suspens — n'est pas encore arrivé, pas plus que celui où l'on nous rasera gratis :

Quelqu'un voudrait acquérir
En France un modeste asile,
De la discorde civile
Qui n'ait eu rien à souffrir
Où l'on ait fui le divorce,
Où l'on n'ait rien fait par force,
Où chaque voisin s'efforce
D'être utile à son voisin ;
Où l'on dise ce qu'on pense,
Où chacun soit dans l'aisance...
— Vous repasserez demain. (*bis*)

Une femme assez mystérieuse...

Le *bis* est dans le texte... Et dans la réalité encore bien plus, hélas !

Mais voici M. Néologue qui, pour « avoguer » son dictionnaire, demande un homme non « inalogue ».

Il se plaint du journaliste Feuillet, et, en passant, décoche aux critiques de tous les temps ce trait qui ne manque ni de piquant, ni de justesse :

Assez souvent, dans vos extraits,
On lit vos vers au lieu des nôtres ;
Vous croyez rapporter nos traits,
Vous ne nous prêtez que les vôtres ;
Puis vous accablez nos couplets
De vos censures indiscrètes ;
Assurément, ils sont mauvais,
Car c'est vous qui les faites.

Là-dessus, Feuillet se rebiffe :

— Croyez-moi, petit rimeur, tenez-vous-en à votre dictionnaire.

NÉOLOGUE.

— Oui, je m'y tiens. Tous les étrangers le demandent.

FEUILLET.

— Je le crois bien : il est écrit dans leur langue !

Pour conclure, Néologue se déclare « heureusé par la critique d'un scholâtre » et entonne son petit air de bravoure :

De l'arrière de la Routine,
Sortant, pour illustrer mon nom,
De Bossuet et de Racine
J'ai réformé l'ancien jargon.
En France on ne l'entend plus guère,
Pour nous ces auteurs sont trop vieux...

A quoi Feuillet, reprenant l'avantage, et, en sa qualité de journaliste, tenant à avoir le mot de la fin, riposte victorieusement :

Moi, je pense tout le contraire,
Nous sommes trop jeunes pour eux.

Arrive le docteur Vaccin, cherchant, en se déclarant tout prêt à le payer au besoin, un sujet pour ses expériences inoculatoires. M. Potdevin, qui remplit un peu dans la Revue le rôle du « compère », pour lequel il était du reste tout indiqué, accueillait l'innovateur comme « un savant, un philosophe, un ami de l'humanité ». Celui-ci répond modestement :

— Non, monsieur, je suis médecin, médecin propageant la vaccine, cette merveille de l'an IX.

Et Potdevin lui demandant, en faisant allusion à l'origine anglaise de cette nouvelle méthode préventive :

— Monsieur n'a donc pas craint une découverte faite par une nation rivale ?

Vaccin réplique :

— Non, sans doute, puisqu'elle est utile.

Et il y va, à son tour, de son petit couplet obligatoire :

D'un préjugé que l'orgueil encourage,
La raison s'écarte avec soin ;
La vie est un pèlerinage
Où l'homme est en proie au besoin.
Ah ! dans ce pénible voyage,
Le sage qui rencontre un fruit,
S'informe-t-il, quand ce fruit le soulage,
Quel est le sol qui l'a produit ?

— En ce cas-là, dit Potdevin, monsieur doit être content des Parisiens.

Je pense que Vaccin en serait encore plus content aujourd'hui. D'ailleurs, si les Parisiens, sous le rapport de leur hospitalité pour les choses et les gens, littéraires, scientifiques ou artistiques, de l'étranger, n'ont pas changé depuis 1801, les Parisiennes, à un autre point de vue, sont aussi restées les mêmes, Dieu merci !

Dans l'*Hôtel garni*, quelqu'un chante :

Comment peut-on être surpris
De voir une femme charmante
Lorsque l'on habite Paris ?

Nous resterons, nous, sur cette agréable constatation, et nous terminerons nos citations par ce dernier couplet « au public » des auteurs de la *Revue de l'an neuf*, laquelle, il me semble, nous a prouvé que s'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, il y en a encore moins devant la rampe :

Des ridicules en crédit
Avec vous l'auteur voulut rire ;
Il croit bien n'avoir pas tout dit :
C'est qu'il en avait trop à dire.
Si le succès trompe ses vœux,
Que sa pièce soit épargnée,
Et pour un seul jour malheureux
Ne condamnez pas une année.

Henri SECOND.

Dessins de Minartz.

Mlle Morena (Puella) — M. Boucher (Cupidon) — Mlle Nory (Fulvia) — Mlle Nory (Fulvia) — Mlle Morena (Puella) — M. Frey (Varron) — M. Boucher (Cupidon)

Théâtres à côté

LES MATHURINS. — Juste retour des proses d'ici-bas, c'est avec un programme composé, en mineure partie, des succès interrompus par la canicule, que les Mathurins ont effectué leur réouverture très brillante. Épreuves à l'appui, la *Revue Théâtrale* démontra, à son heure, l'intérêt littéraire et l'ingéniosité scénique de ces reprises, très prisées. Revenons-y pour mémoire et pour féliciter l'heureuse administration de M. Jules Berny. C'est, tout d'abord, l'*Aragonaise*, le joli mimodrame de MM. André Gailhard et Édouard Mathé, si approprié aux qualités de Mlle Otéro, toujours en vénusté, parfaitement tragique et encore plus lascive, à l'égard de M. Jacquinet, bel officier et adroit mimologue.

Nous remordons ensuite au *Fruit défendu*, de M. Michel Provins, dans lequel Mlle Louise Bignon — Bignon sur rut en l'occurrence — empaume pour le grand bien d'une épouse délaissée, un concupiscent miché de province, M. Berthelier fils — qui suit une noble Thrace. Puis, se tire le *Coup de flèche*, fantaisie en vers de M. Le Lasseur, en vers libres — affranchis, puisqu'il s'agit d'une pièce romaine — mais d'une jolie forme, de belle venue, harmonieux et souvent spirituels, ce qui sauve l'action ; car le sujet... une enfant de quinze ans aurait quelque gêne à le narrer à sa maternelle. Le voici.

Navrée de sa solitude, Fulvia, jeune patricienne, se plaint à Puella, son esclave, de la froideur de Caïus, son amant. Quand apparaît Cupidon, camelot revenu de Cythère, et détenteur de philtres dont il énumère les vertus merveilleuses. La pointe d'une de ses flèches trempée dans tel flacon et piquée ensuite dans l'épiderme récalcitrant... fait qu'un iceberg devient brasero. Bien dissimuler le javelot sous l'étoffe d'un siège... et ça y est ! si l'on s'assied ! Mais, au lieu de Caïus, c'est Varron, le sénateur, qui se présente... et prend place... et prend flamme... pour l'esclave — Fulvia dédaignant ses transports et le présent de tas de sesterces.

Attendez ! elle le dédaigne, le rabroue, jusqu'au moment où elle-même, par inadvertance, se pique.

Hélas ! l'entretien avec Puella a rendu aphone Varron ; le lasseur, ce n'est plus lui. Furieuse, Fulvia l'envoie rouler sur le divan. Aïe ! Douleur... et miracle. Par la piqûre de la flèche, Varron vient de retrouver la voix, sa verve ; se sent le génie de Ciceron ; est prêt à sacrifier aux dieux lares... et hilares. Un instant ! Cupidon accourt. En chemin, il a rencontré Caïus, l'a piqué. Et Caïus s'amène, très amène pour Fulvia — dont le cœur ne balance pas une seconde. A moi les plaisirs, à moi la jeunesse. Et à son esclave, elle renvoie le vieux timbré — qui l'affranchit. — La levée se fait ensuite.

Des éloges reviennent à l'interprétation : à M. Victor Boucher, un Cupidon qui a de la réserve dans son carquois, et lance le trait avec adresse et finesse ; à M. Fernand Frey, pour sa composition d'une sénilité fluctueuse, très juste d'effets. Côté jardin, une jonchée de fleurs sur Mlle Nory, dont la morbidesse s'allie heureusement à l'état languide désiré ; aussi sur Mlle Morena, esclave d'une passion qu'elle traduit en maîtresse, délicieusement.

A propos d'un autre acte, je découpe les lignes suivantes, signées Hugues Delorme :

« Deux jeunes confrères, fort justement estimés comme romanciers aussi bien que comme dramaturges, MM. Henry Fransois et Gaston Derys, nous donnent, avec la *Gueule du Loup*, l'un des plus parfaits petits actes qu'aient représentés les Mathurins. De jolie tenue littéraire, d'observation vraie sous des apparences paradoxales, ou tout au moins outrancières ; mélange agréable, dosé par des mains expertes, de cynisme et de madrigal, la pièce plaît infiniment ; et cette « Gueule du Loup », mordante, incisive, affirmant l'effréné besoin de chair fraîche à se mettre sous la dent, fait hurler d'aise (on apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups) les spectatrices les plus austères. C'est que l'art purifie tout. Les bonnes pièces sont bien jouées toujours. L'interprétation de celle-ci est particulièrement heureuse avec Mlle Morena, trépidante et nerveuse à souhait, avec M. Victor Boucher, que surveillent les directeurs du boulevard ; et M. Berthelier fils, que surveilleront les maris de nos amies. »

LES CAPUCINES. — M. Michel Mortier ne voulant pas faire manger son bien en herbe, a confectionné, pour sa réouverture, un menu comprenant quelques hors-d'œuvre et un plat de résistance ; peu de chose en comparaison des programmes antérieurs, si joyeux et fort appréciés. Je ne parlerai donc que pour information de la *Suite à demain*, un acte qui résume toutes les promesses de l'auteur, M. Jean Monneville ; et je vous entretiendrai d'*Auto-Joujou*, gentille fantaisie musicale de MM. Félix Puget et Frédéric Toulmouche. C'est le dernier cadeau qu'un mari puisse faire à sa femme, ce joli jouet se composant d'un adorable pantin, rose et blond, qui, à volonté, marche, parle, chante : Pantin-opéra. Il aime aussi ce bon petit joujou, il aime aussi la générale, la bonne, etc. ; il n'y a qu'à le remonter. Et nulle ne s'en prive ! Mlle Jeanne Loury, Mlle Jameson — qui dit peu, mais en dit de raides, Jameson. — L'auto-joujou — Arlette Dorgère — en est tellement ému, qu'au moment donné il chancelle, prend sa main et s'affaisse.

Revue Théâtrale. *La Gueule du Loup*

Mlle Morena — M. Berthelier fils

A vous *Mylord*. C'est une comédie, mêlée de chant, prévient le programme. Je l'ai prise pour une bouffonnerie.

Mais je m'attarde au *Pantalon de la baronne*, comédie ceci ! du Féraudy que je préfère — collaborateur, M. Moncousin. — Voilà qui est adroit, fin et drôle. Et c'est joué à ravir par Mlle Marcelle Lender et M. George Coquet.

Henry FRANSOIS.

LES DÉCORS LUMINEUX

Les décors lumineux sont le résultat de patientes et ingénieuses recherches dans le domaine de la projection, recherches qui ont abouti à donner dans les décors de théâtre l'illusion de la vie réelle, de la nature elle-même.

Le défaut du décor de théâtre est d'être immuable. La nature se manifeste par ses ombres qui se déplacent, ses lumières qui marchent, le décor tient de la place et il est difficile à mouvoir, enfin si rapide que soit un changement à vue, il exige toujours au moins une minute : le décor lumineux, évolue, s'illumine, s'éteint, apparaît et disparait à l'instant même et tient peu de place.

Fig. 1. — Venise (Coucher de soleil).

Pour résoudre le problème il fallait : 1° projeter en même temps plusieurs vues superposées, animées chacune d'un mouvement propre et donnant toute la succession ou les phases du sujet réel ; 2° projeter le décor sur une toile de fond écran blanc, la scène et la salle restant éclairées. La réalisation tient dans la formule suivante : projeter du clair dans du plus foncé et trouver le moyen de tenir l'écran dans une zone obscure malgré l'éclairage de la scène et de la salle.

C'est par périodes que M. Eugène Frey, l'inventeur des décors lumineux, est arrivé à constituer le procédé très intéressant que nous exposons aujourd'hui à nos lecteurs. Le perfectionnement des décors de théâtres d'ombres fut le premier acheminement vers le résultat ; peu à peu on put représenter la nature du jour à la nuit, sans transition appréciable et avec tous les effets et couleurs.

Les décors lumineux, tels qu'ils existent aujourd'hui, résultent de projection faite par transparence sur un écran blanc servant de toile de fond, de clichés en couleur, reproductions des maquettes originales de M. Frey, tandis que la scène elle-même et les artistes se trouvent éclairés par le système de herses, portants et rampes ainsi que par des projecteurs.

Il semble impossible que l'on puisse projeter une image en couleur sans faire l'obscurité dans la salle de spectacle et sur la scène : rien n'est plus facile cependant. Il suffit d'empêcher tous les rayons et toute lumière diffuse provenant d'une source autre que celle qui projette l'image, d'arriver à l'écran.

Derrière cet écran mis à la place de la toile de fond du théâtre, à une distance aussi réduite que possible grâce à un système d'objectif d'un très grand angle, est placé un appareil à projection d'un modèle spécial, à trois têtes optiques ou plus si le sujet le comporte, destinées à projeter les décors en couleurs avec les effets changeants que comporte l'action.

Sur la scène, pour éclairer les artistes et les décors, on utilise les herses existantes dont la position normale est modifiée afin de n'avoir que des rayons tangents au rideau sur lequel est projeté le décor figurant la toile de fond. La rampe peut être utilisée dans certains cas ; les effets de nuit, de jour, etc., sont obtenus par des lampes de différentes couleurs ou par des projecteurs avec verres de couleur, afin que l'éclairage sur la scène soit toujours dans la tonalité du fond qu'il doit suivre comme coloration ; des projections peuvent éclairer les artistes à la condition, toutefois, de ne pas envoyer de rayons sur la toile de fond.

Fig. 2. — Venise (Crépuscule).

On comprend par ce qui précède que l'on peut conserver également l'éclairage de la salle sans nuire aux projections, quoiqu'on soit bien revenu de cette pratique et que l'on préfère, pour ne pas détourner l'attention du public, n'éclairer la salle que partiellement ou même pas du tout.

Voyons un peu maintenant comment le résultat est obtenu :

On dispose dans les appareils à projection d'un modèle spécial, plusieurs séries de clichés préalablement peints et coloriés, donnant chacun une des phases du sujet, ces clichés défilent devant chaque objectif au moyen d'un mécanisme particulier.

Suivant la différence d'éclairage, qui est obtenue par l'interposition de teinteurs, ces clichés apparaissent séparément ou ensemble donnant ainsi toutes les phases du mouvement lumineux de la nature.

Fig. 3. — Venise (La nuit).

A l'encontre de ce qui arrive, en général, pour les projections et le cinématographe, l'éclairage de la scène et de la salle peut être, comme nous l'avons expliqué plus haut, conservé ; de plus, on peut, par l'emploi simultané de l'appareil à projection et du cinématographe, obtenir dans certains cas, un effet plus vrai et plus réel.

L'inconvénient des projections obtenues avec un appareil uniquement destiné à projeter des vues en couleurs réside dans l'impossibilité d'y faire figurer des personnages autrement qu'immobiles : ce dernier point a empêché d'avoir jusqu'ici dans un décor de théâtre obtenu par projection, une action qui complète celle que jouent sur la scène les acteurs et qui ne pourrait être interprétée par ces derniers, soit à cause du nombre, soit à cause de l'effet que l'on désire obtenir.

D'autre part, les scènes animées que l'on pourrait reproduire et projeter par un appareil cinématographique destiné à cet effet, ne seront forcément que la reproduction d'une scène photographiée en plein jour ou avec une violente lumière artificielle ; comme cette scène se composera d'une quantité très considérable de photographies décomposant les mouvements, que cette quantité deviendrait fantastique s'il fallait que la scène durât en projection seulement quinze minutes, on voit le temps matériel qu'il faudrait et la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, qu'il y aurait à colorier quelques milliers de petites photographies.

Ce coloriage, d'autre part, doit être fait avec une minutie extrême, car la moindre déviation dans le coloris donnerait une chose informe et laide, étant donné le grossissement énorme ; ajoutez à cela qu'il serait impossible d'obtenir certains effets, tels qu'effets de nuit, de crépuscule, etc.

Toutes les difficultés ont été aplanies en combinant, dans des conditions spéciales, le cinématographe et l'appareil à projection, leur emploi simultané permettant d'emprunter à chacun ce qu'il a de pratique.

Les décors lumineux ont déjà fait leurs preuves ; les premières applications de décors lumineux par projection eurent lieu dès 1894, au théâtre des Folies-Dramatiques, dans *Tout-Paris en Revue*, de MM. Blondeau et Monréal, puis dans la Revue des Variétés ; en 1896, à la Boîte à Musique où défilèrent toutes les notabilités du *Tout-Paris ;* en 1897 et 1898 dans la Fontaine des Fées ; au Palais-Marigny en 1899, mais c'était toujours du décor d'ombre avec la scène et la salle dans l'obscurité. La première application de ce procédé tel qu'il existe aujourd'hui date de l'Exposition de 1900.

Qui ne se souvient d'avoir vu le charmant ballet *Terpsichore*, au Palais de la Danse ? Là, successivement, le Pont de la Tour de Londres (effet de brouillard), la Place de l'Opéra (illuminations), la Cour de l'Alhambra (lever de lune et fontaines jaillissantes), la Baie de Naples (du jour à la nuit avec éruption du Vésuve), l'Acropole d'Athènes, le Kremlin de Moscou (effet de neige), apparurent aux yeux des spectateurs émerveillés. Tous ces effets se transformant à vue : transaction brusque. Puis ce furent *Kallitea*, au Casino de Paris et à Amsterdam, La Haye, Moscou, etc., en 1902, le Monothéâtre dans la salle de l'Æolian, les représentations au Théâtre-Royal d'Amsterdam, et enfin celles du Palais des Beaux-Arts et de l'Opéra de Monte-Carlo.

Fig. 4. — Venise (Lever de lune).

Jusqu'à cette dernière manifestation, les décors lumineux n'avaient été appliqués que dans des revues, féeries, ballets et pour des tableaux n'excédant pas 12 minutes comme durée ; il en était encore ainsi dans l'apothéose finale d'*Hélène*. Mais, en revanche, dans les *Contes d'Hoffmann*, représentés aussi au Grand-Théâtre de Monte-Carlo, à l'acte de Venise, le décor lumineux représentant une vue de Venise avec toutes sortes de transformations tenait la scène pendant toute la durée de l'acte (35 minutes).

Les vues que nous présentons et qui ne donnent qu'une faible idée des différentes transformations obtenues au moyen des décors lumineux figurent l'acte de Venise, dans les *Contes d'Hoffmann*.

La *figure 1* reproduit Venise au moment du coucher du soleil, puis au crépuscule *(fig. 2)*, une des phases du crépuscule *(fig. 3)*, et enfin le lever de la lune *(fig. 4)*.

On craignait que sur un grand théâtre l'illusion ne fut pas possible ; le contraire a été démontré et le succès, dépassant toutes les espérances, fut tel que le maître Saint-Saëns n'a pas craint d'exprimer ainsi son avis :

« Le tableau final d'*Hélène* m'a donné la plus belle sensation d'art que j'aie éprouvée dans ma vie ; ces décors lumineux réalisent une chose que je n'aurais jamais osé espérer et qu'on n'aurait pu jamais réaliser comme mise en scène avec les moyens habituels les plus perfectionnés. »

R. PIERRE.

COURRIER DE LA MODE

En ce moment, la vie de château est des plus brillantes et toute l'existence mondaine se concentre dans ces réunions select. Plus d'un grand financier, habitué à donner chaque jour ses ordres à la Bourse, s'échappe de ses bureaux pour aller assister à des chasses à courre.

Des caisses sont expédiées par les magasins en vogue. On vient d'imiter les merveilleuses toilettes de Yahne dans l'*Embarquement pour Cythère*, et la jolie marquise de L..., si recherchée dans la société, a reçu pour les fêtes actuelles deux toilettes rappelant par leur forme celles de la célèbre actrice.

L'une est en mousseline de soie vert d'eau, drapée et chiffonnée avec un goût parfait; des coquillés de point d'Alençon retombent en cascade du plus joli effet et sont retenus par des agrafes d'émeraudes serties de perles, Une autre, toute blanche, en mousseline brodée, laisse l'impression d'un nuage blond d'où sortirait un rêve blond qui poétise encore la jeune femme à laquelle elle est destinée.

On portera beaucoup de corsages blancs ; les broderies et les valenciennes conserveront pendant l'hiver la vogue de l'été. C'est une mode jeune, accessible à toutes et donnant une impression gaie même à une toilette sévère; sous une forme sombre, ce blanc neigeux ressort en grande élégance.

On portera de plus en plus les étoles formant écharpes ; pour les messes de mariages, les visites et les matinées, rien n'est plus seyant. L'hermine reste en grande faveur ; la martre zibeline, plus facile à porter malgré son prix excessif, est toujours très recherchée. Les plumes de toutes sortes composent forcément l'ornement des grands chapeaux ; il y a même des chapeaux faits en entier de plumes de paons ; un coq relevait le côté d'une toque très élégante quoique très simple et facile à porter.

La coquetterie féminine a des recherches charmantes ; une vicomtesse très authentique vient d'envoyer une corbeille de raisins cueillis dans un parc parisien et les grappes étaient réunies par un délicieux nœud de satin blanc. Mêler des rubans et des fruits sur la table a un cachet nouveau ; c'est ainsi que cette fantaisie élégante a été lancée et imitée par des mains aristocratiques.

Une toilette très élégante consistant en une étoffe souple imitant l'ancienne popeline de soie avec des tons rappelant les écossais, mais beaucoup plus adoucis dans leur mélange, un gilet en brocart rose pâle orné de boutons artistiques rajeunit cette toilette du matin et permet à la jeune femme qui la porte d'accepter un déjeuner improvisé sans changer de toilette ni souffrir de sa simplicité.

Les vraies élégantes ne tombent pas dans l'erreur de mettre trop de bijoux en même temps à tous leurs doigts. Elles varient le choix et l'importance de leurs parures d'après le cachet de leur toilette et ne portent pas de diamants à dix heures du matin.

C'est à ces nuances qu'on reconnaît une femme de goût. Toutes mes lectrices voudront mériter ce titre, qu'il dépend d'elles de se donner.

Comtesse ANDRÉE.

LIVRES A LIRE

Notre Numéro Spécial sur le « Théâtre Turc », par notre collaborateur et ami, M. Adolphe Thalasso, a rencontré un succès tel en France et à l'étranger que nous avons pensé bien faire en procédant à un nouveau tirage de ce curieux numéro, en brochure, hors série, sur papier couché fort extra, augmenté d'un document inédit, et limité à cent exemplaires numérotés et paraphés par l'auteur. Nous sommes heureux d'inaugurer la série de nos *Éditions d'Art*, que nous nous proposons de continuer, par cette œuvre de véritable érudition et d'une haute valeur documentaire.

Voici, d'ailleurs, quelques fragments d'une lettre que M. A. Barbier de Meynard, de l'Institut, Directeur de l'école des Langues Orientales, la personne de France la plus compétente en la matière, vient d'adresser à M. Adolphe Thalasso :

« Morsang-sur-Seine, par Corbeil, 3 Octobre 1904.

« Cher Monsieur,

« Hier seulement la poste m'a apporté ici la remarquable étude sur le Théâtre turc que vous avez eu la pensée double-« ment aimable de me dédier et de me communiquer. J'attendais l'arrivée de ce bel exemplaire de *La Revue Théâtrale* pour vous exprimer tous « mes remerciements et vous féliciter d'avoir fait connaître au grand public une des faces les plus ignorées de la littérature ottomane. Je pourrais dire « même ignorée en Europe des gens du « métier et des Orientalistes », si j'en juge par ce qui a paru en Allemagne dans ces dernières années.

. . . . . .

« J'aurais plaisir, à mon tour, à faire connaître à nos confrères d'étude, dans le *Journal Asiatique* et la *Revue Critique*, ces tentatives des Maîtres de « *Edebyat* contemporains d'autant plus qu'il est à craindre qu'elles n'aient pas de lendemain, etc., etc.

« Veuillez, en attendant, cher Monsieur, agréer avec mes bien sincères remerciements, etc.

« A. Barbier de Meynard ».

Ces fragments expliquent le succès de notre numéro et justifient notre tirage hors série.

Sur les 100 exemplaires de ce tirage, 30 exemplaires sont déjà souscrits. Avis aux bibliophiles.

Le prix de la brochure est de 3 francs, net.

On souscrit directement soit aux Bureaux de *La Revue Théâtrale*, 60, rue de La Rochefoucauld, soit à la Librairie du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Parce qu'on a lu Voltaire ou Marivaux, Crébillon ou Sedaine, on croit connaître le Théâtre du XVIII^e^ siècle, mais on ignore en général ce qu'il a produit peut-être de plus original, et à coup sûr de moins édifiant. Gueullette, Collé, Grandval, Laujon, Carmontelle, ces noms évoquent des œuvres légères qui sont également des œuvres supérieures, des pièces libres, très libres, parfois trop libres, mais avec une verve et une finesse qui les imposent malgré tout à la sympathie comme à l'attention des délicats. Les représentations de ces pièces chez le duc d'Orléans ou chez la Guimart, chez M^lle^ Dumesnil ou chez le comte de Clermont (pour ne citer que ces noms-là) sont aussi amusantes que les pièces mêmes. En les racontant par le détail, avec une érudition très sûre et la bonne humeur qui convenait en un pareil sujet, dans *les Théâtres Libertins au XVIII^e^ siècle*, MM. Henri d'Almeras et Paul d'Estrée ont fait un livre qui plaira non seulement aux curieux de l'histoire du théâtre, mais à tous ceux qui aiment l'esprit parisien jusque dans ses abus et ses écarts. (Un volume avec 8 planches hors texte. (H. Daragon, éditeur, 30, rue Duperré).

Dans *La vie au Palais-Royal* qui vient de paraître, M. Augé de Lassus se propose moins d'approfondir les questions archéologiques et historiques de trois siècles d'existence que de cueillir les historiettes, de glaner les anecdotes dont ce quartier fameux de Paris, le Palais-Royal, est l'occasion et le prétexte. C'est une flânerie délicieuse dans le Paris d'autrefois et le Paris d'hier. Trois planches hors texte ajoutent à l'intérêt de ce volume. (H. Daragon, éditeur).

Le Gérant : Charles RICHARD.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

ARTES D'ABONNEMENT D'EXCURSIONS EN BRETAGNE

Abonnements individuels

est délivré jusqu'au 31 Octobre, des cartes d'abonnement spéciales permettant de partir d'une gare nque (grandes lignes) du réseau de l'Ouest pour une gare au choix des lignes désignées ci-dessous, rêtant sur le parcours ; de circuler ensuite à son gré pendant un mois non seulement sur ces lignes, ussi sur tous leurs embranchements qui conduisent à la mer et, enfin, une fois l'excursion terminée enir au point de départ avec les mêmes facilités d'arrêt qu'à l'aller.

arte I. — Sur la côte nord de Bretagne : 1re classe, 100 fr. ; 2e classe, 75 fr.. Parcours : gares ligne de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et des embranchements de cette ligne sant à la mer.

arte II. — Sur la côte sud de Bretagne : 1re classe, 100 fr. ; 2e classe, 75 fr. Parcours : gares ligne du Croisic et de Guérande à Châteaulin et des embranchements de cette ligne conduisant à la mer.

arte III — Sur les côtes nord et sud de Bretagne : 1re classe, 130 fr. ; 2e classe, 95 fr. Parcours : des lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et de Brest au Croisic et à Gué- et des lignes d'embranchement conduisant à la mer.

arte IV. — Sur les côtes nord et sud de Bretagne et lignes intérieures situées à l'ouest de celle de Malo à Redon : 1re classe, 150 fr. ; 2e classe, 110 fr. Parcours : gares des lignes de Granville à (par Folligny, Dol et Lamballe), de Brest au Croisic et à Guérande et des lignes d'embranchement mer, ainsi que celles des lignes de Dol à Redon, de Messac à Ploërmel, de Lamballe à Rennes, de à Questembert, de Saint-Brieuc à Auray, de Loudéac à Carhaix, de Morlaix et de Guingamp à rden.

ABONNEMENTS DE FAMILLE

'oute personne qui souscrit en même temps que l'abonnement qui lui est propre, un ou plusieurs abonnements de même nature en faveur des membres de sa famille ou domestiques, habitant avec énéficie pour ces cartes supplémentaires de réductions variant entre 10 et 50 00 suivant le nombre tes délivrées.

our plus de renseignements consulter le Livret-Guide illustré du réseau de l'Ouest, vendu 0 fr. 30, es bibliothèques des gares de la Compagnie.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide.

Services Officiels de la Poste (Viâ Calais)

a gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands Express ens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la , la Chine le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

ICES RAPIDES entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

5	express	dans chaque sens	entre	Paris et Bruxelles.	Trajet en	4 h. 30
3	—	— — —		Paris et Amsterdam	—	9 h.
5	—	— — —		Paris et Cologne	—	8 h.
4	—	— — —		Paris et Francfort	—	12 h.
6	—	— — —		Paris et Berlin	—	8 h.
		par le Nord-Express.			—	16 h.
		par le Nord-Express, bi-hebdomadaire			—	51 h.
1	express	dans chaque sens	entre	Paris et Saint-Pétersbourg	—	46 h.
1	express	dans chaque sens	entre	Paris et Moscou.	—	62 h.
1	—	— — —		Paris et Copenhague.	—	28 h.
1	—	— — —		Paris et Stockholm	—	43 h.
1	—	— — —		Paris et Christiania	—	53 h.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Par ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

RÉDUCTION DE LA DURÉE DU TRAJET

Depuis le 1er Octobre 1904, le train de nuit du service de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, part de la gare Saint-Lazare à 9 h. 30 du soir, au lieu de 9 h., et l'arrivée à Londres est à 7 h. 30 du matin, au lieu de 7 h 50.

Dans le sens de Londres à Paris, le départ, soit de « London-Bridge », soit de « Victoria », est fixé à 9 h. 10 du soir, au lieu de, respectivement, 9 h. et 8 h. 50, et l'arrivée à Paris-Saint-Lazare, est à 7 h. 5 du matin, au lieu de 7 h. 15.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN, par la Gare Saint-Lazare

GRANDE ÉCONOMIE

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) et toute l'année.
Trajet de jour en 8 h. 1/2 (1re et 2e classes seulement).

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1re classe, 48 fr. 25 ; 2e classe, 35 fr. ; 3e classe, 23 fr. 25.
Billets d'aller et retour, valables pendant un mois : 1re classe, 82 fr. 75 ; 2e classe, 58 fr. 75 ; 3e classe, 41 fr. 50.

Départs de Paris-St-Lazare.	10 h. 20 m.	9 h. 30 s.	Départs de Londres : London-Bridge.	10 h. » m.	9 h. 10 s.
Arrivées à Londres : London-Bridge.	7 h. » s.	7 h. 30 s.	Victoria	10 h. » m.	9 h. 10 s.
Victoria	7 h. » s.	7 h. 30 s.	Arrivées à Paris-St-Lazare.	6 h. 40 s.	7 h. 5 m.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice-versa comportent des voitures de 1re classe et de 2e classe à couloir avec W.-C. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec W.-C. et toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 fr. par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 fr. par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Relations rapides entre Paris et les Stations thermales du Centre

En sus des deux trains express qui desservent pendant toute l'année les stations thermales de Néris, du Mont-Dore et de La Bourboule, la Compagnie d'Orléans vient de mettre en marche, pour toute la durée de l'été, deux nouveaux trains express spécialement destinés aux relations entre Paris et ces stations thermales.

Voici l'horaire de ces quatre trains :

ALLER	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept inclus.	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.
PARIS-QUAI D'ORSAY, départ.	8 h 38 m.	8 h. 56 m.	8 h. 9 s.	8 h. 16 s.
CHAMBLET-NÉRIS, arrivée.	2 h. 52 s.	2 h. 34 s.	3 h. 39 m.	3 h. 54 m.
LA BOURBOULE, arrivée	6 h. 17 s.	5 h. 36 s.	6 h. 55 m.	6 h. 38 m.
LE MONT-DORE, arrivée.	6 h. 35 s.	5 h. 54 s.	7 h. 18 m.	7 h. 2 m.
RETOUR	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept inclus.	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.
LE MONT-DORE, départ.	11 h. 40 m.	1 h. 1 s.	8 h. 5 s.	8 h. 15 s.
LA BOURBOULE, départ	midi 6.	1 h. 19 s.	8 h. 22 s.	8 h. 32 s.
CHAMBLET-NÉRIS, départ.	3 h. 36 s.	4 h. 13 s.	10 h. 31 s.	10 h. 16 s.
PARIS-QUAI D'ORSAY, arrivée.	10 h. 1 s.	9 h. 56 s.	6 h. 27 m.	6 h. 12 m.

Un wagon-restaurant est attelé aux deux express de jour.

MPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 millions de francs entièrement versés.

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère

CCURSALE : 2, place de l'Opéra — Paris.

Président du Conseil d'administration :
M. Mercet O. ✱.

Directeur général-Administrateur :
M. Alexis Rostand O. ✱.

PÉRATIONS DU COMPTOIR

échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de hèques, Lettres de crédit, Ordres de Bourse, Avances sur titres hées, Traites, Envois de fonds en province et à l'Etranger, at de titres, Prêts hypothécaires maritimes, Garantie contre ques de remboursement au pair, Paiement de coupons, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

ptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : 14, *rue Bergère, 2, place de l'Opéra, 147, boulevard Saint-Ger-* ain et dans les principales Agences.

e spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combi- aison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le loca- aire peut seul ouvrir son coffre.

RONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes deposées

De 3 mois jusqu'à 1 an . . . . . 1 ½ %;
De 1 an jusqu'à 18 mois . . . . . 2 %;
De 18 mois jusqu'à 2 ans . . . . . 2 ½ %;
De 2 ans . . . . . 3 %.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

COLIS POSTAUX & MESSAGERIES

Contenant des Objets soumis aux droits d'octroi, livrables à domicile, à Paris.

Le public s'est ému, à juste titre, des soustractions parfois constatées dans les colis d'alimentation qui lui étaient expédiés à domicile, à Paris, et il semble que l'ouverture de ces colis pour la vérification de l'octroi est l'une des causes qui facilitent le plus ces soustractions.

En vue de remédier à cet inconvénient, l'Administration de l'Octroi de Paris, d'accord avec le Ministre des Travaux publics et les sept grands réseaux, va appliquer, à titre d'essai, à partir du 1er octobre, les mesures suivantes : quand un colis aura été ouvert sur la demande de l'Octroi, puis refermé, les agents de ce service le ficèleront et le plomberont ; toutefois, si l'état du colis ne permet pas le plombage il y apposeront une étiquette spéciale mentionnant leur intervention.

D'autre part, afin de rendre plus rapides les opérations de classement et de vérification des colis à faire par l'Octroi, les déclarations d'objets soumis aux droits, *que tout expéditeur doit faire obligatoirement*, seront établies sur des étiquettes-déclarations imprimées d'avance et fournies gratuitement par les gares ; l'expéditeur devra simplement fixer cette étiquette au colis après en avoir rempli toutes les indications.

Ces mesures seront certainement très appréciées du public, puisqu'elles auront pour effet, d'une part, d'accélérer notablement la livraison des colis à domicile et, d'autre part, en évitant des investigations souvent inutiles, de supprimer les chances de détérioration ou de soustractions qui en sont la conséquence.

Contre LA CHUTE DES CHEVEUX
Pour le NETTOYAGE de votre CHEVELURE
Faites usage du Merveilleux Pétrole HAHN
ANTISEPTIQUE
Souverain pr développer, embellir et fortifier la Chevelure des Infants.
ATTENTION ! Il existe des contrefaçons — Exiger le véritable Pétrole HAHN, préparé par F. VIBERT, Lauréat, de Chimie, Fabricant, 47, Avenue des Ponts, à LYON.

CREME SIMON

Le Portrait
par la Photographie

PAUL BERGER
62, Rue Caumartin
(Hôtel privé)
Téléphone
269-17

MÉDAILLE D'OR
Exposition Universelle — PARIS 1900

BÉNÉDICTINE
DE L'ANCIENNE ABBAYE
DE FÉCAMP

Publicité Ch. Maillard, 8, rue Saint-Lazare.

BOUTEILLES ET BOUCHONS
Établissement fondé en 1795
EDARD — EDARD ET MELIN
Ch. BARREZ, Successeur
26, 28, Rue du Dragon, PARIS — 37, Crutched Friars, LONDRES
Seul dépôt des Verreries de Vauxrot (Aisne), de Lourches (Nord) et d'Arques (P.-de-C.). — Capsules métalliques de la Maison Meynieu et Cie, Bordeaux. Seul agent à Paris. — *Téléphone* 702-39. Adresse téleg. : TRADOB.

Exposition de 1900 : Grand Prix
Violet Parfumeur PARIS
SAVON ROYAL DE THRIDACE
SAVON VELOUTINE
Recommandés par les médecins p^r Hygiène de la Peau et Beauté du Teint

L'IMMALINE
MARQUE DÉPOSÉE EN 1904
SÈVE CAPILLAIRE
FORTIFIE LA CHEVELURE et lui donne un éclat incomparable. — *Maintient l'ondulation.*
SOUVERAINE contre la CALVITIE
Favorise la repousse par son action énergique sur les bulbes capillaires.
Prix du Flacon : 6 fr. — 11 fr. le Demi-Litre. — 20 fr. le Litre.
L. CHOMEAU, Spécialiste, 4, Boul^d Voltaire, PARIS.
EN VENTE : Salons de Coiffure et envoi *franco contre mandat.*

REVUE ALSACIENNE ILLUSTRÉE
PUBLICATION DE LUXE, TRIMESTRIELLE
Format in-4°. — Sixième Année.

Cette Revue forme chaque année, un volume de 250 pages, contenant environ 200 illustrations dans le texte et 16 à 20 planches hors-texte (eaux-fortes, bois, lithographies, etc.).

Elle étudie la vie et les œuvres des Alsaciens illustres, l'histoire, l'ethnographie, la topographie, les monuments du pays, l'art populaire ancien et le mouvement artistique contemporain, en un mot : tout ce qui contribue à faire mieux connaître et aimer l'Alsace.

Chaque fascicule, en outre, comprend une *Chronique d'Alsace-Lorraine*. Des notices biographiques et nécrologiques y fixent le souvenir des personnages marquants ; les principales publications intéressant la province y sont analysées ; enfin, une rubrique spéciale illustrée de nombreuses gravures, enregistre les *faits et documents* utiles à retenir : littérature, beaux-arts, archéologie, folklore, politique, droit, économie politique, agriculture, commerce et industrie, statistique, etc.

Abonnement pour une année :

Strasbourg, 15 francs ; Alsace-Lorraine, 17 francs ; France et Étranger, 19 francs.

A Strasbourg, aux bureaux de la Revue, *27, rue des Serruriers ; à Paris, à la* Revue Théâtrale, *60, rue de La Rochefoucauld et chez tous les Libraires.*

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DU FIGARO
26, Rue Drouot, 26, Paris
LA COLLECTION de
RELIÉE DE LA la Revue
1re SÉRIE Théâtrale
Prix : 18 francs

Nous recommandons ces Spécialités

PASTILLES VOGUET
QUINO-PHOSPHATÉES
Toniques, Fortifiantes, Anti-déperditrices
Contiennent l'extrait sec et les mêmes principes médicamenteux du **Vin Voguet**.
Anémie, Chlorose, Tuberculose, Neurasthénie, etc.
Entretiennent les **forces**, préviennent la **fatigue**, la **soif** chez les **professeurs, chanteurs, militaires, cyclistes, chasseurs, sportsmen**, etc.
Elles sont utiles surtout aux **chanteurs** *par leur action tonique spéciales aux cordes vocales.*
La boîte, **2** f. **90** ; les 6 boîtes, **16** f. **50**
Mandat à la demande franco

LE VIN VOGUET
Combat énergiquement le **mal de mer**, le **soulage** avec **efficacité**.
Il **fortifie** les **cordes vocales**, rend la **voix souple** et **claire**.
L'usage du **VIN VOGUET**, même prolongé, ne cause ni **trouble gastro-intestinal**, ni **constipation** ; aucun **alcool** n'entre dans la macération des produits médicamenteux.

CONSULTEZ VOTRE MÉDECIN
PLUSIEURS MÉDAILLES D'OR DIPLOMES D'HONNEUR
VIN VOGUET
AU VIEUX MUSCAT
DU CÉLÈBRE CLOS DE L'ARCHEVÊCHE
"CARTHAGE"

QUINO- -PHOSPHATÉ
Glycéro Phosphate de Chaux
QUINQUINA
Glycéro Phosphate de Soude
KOLA-COCA
Épuisement, Neurasthénie, Anémie, Chlorose, Tuberculose, Dyspepsies, Fièvres paludéennes, Maladies chroniques, Diabète, Convalescence de la Grippe, et des Maladies Fébriles, Allaitement, &a &a &a
MODE D'EMPLOI : 2 ou 3 Verres à MADÈRE par Jour
PRIX de la BOUTEILLE 5 FRANCS
DANS TOUTES LES PHARMACIES ET L'ÉTRANGER

Dépôt Général : 44, boulevard Haussmann, en face l'Opéra
Paul DEFRANCE & Cie, Pharmacien. — Paris-France

PASTILLES VOGUET
ANTI-DIABÉTIQUES
(Sans Sucre, ni Féculents)
Toniques et régulatrices de la nutrition aux
Glycéro Phosphate de Chaux ;
Glycéro Phosphate de Soude ;
Méthyl-arsinate de Soude ;
Quinquina, Kola, Coca, Bardane.
Diabète, Glycosurie, Affaiblissement général, Anémie, Neurasthénie qui en dérivent
La boîte, **3** f. **90** ; les 6 boîtes, **22** f. **50**
Par mandat-poste franco

Pour ces **TROIS SPÉCIALITÉS** exiger l'**Etiquette** avec **Deux Moines** et la **Croix**
Se **méfier** des **contrefaçons**.

Dépôt du **CARDINAL QUINQUINA**
ABSOLUMENT PUR

Ajoutez **35** cent. en mandat et colis postal **3, 6** boîtes

Imprimerie de la *Revue Théâtrale*, L. GEISLER — REPRODUCTIONS ARTISTIQUES. — PHOTOCHROMIE D'APRÈS NATURE. — REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DIVERSES. — AFFICHES CHROMOTYPOGRAPHIQUES